

# PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 115

(SUPPLEMENT A LA « LETTRE DES AMIS » N° 176)

## L'AN MILLE PRINTEMPS DE L'EUROPE

Vraies ou fausses terreurs ?

par Pierre GÉRARD  
Conservateur général honoraire du Patrimoine



XIe siècle - L'armée normande attaque une "motte"  
près de Rennes (détail de la tapisserie de Bayeux)

## AVANT-PROPOS

*Les chiffres ronds sont fascinants. L'an 1000 est de ceux-là. Sa seule évocation fait naître l'image d'une société angoissée dans l'attente de la catastrophe finale. L'idée de « soir du monde », fondée sur le souvenir des calamités engendrées au cours du siècle écoulé par les envahisseurs normands, hongrois et sarrasins, ont longtemps obscurci le visage de la nouvelle Europe en train de naître. Le moment est donc venu d'accueillir le printemps qui vient. La dépression s'éloigne. L'économie reprend vie. La culture se réveille. Les peuples sentent que le progrès s'est remis en marche.*

*Pour bien juger l'an 1000, il faut l'insérer dans le temps, porter nos regards sur les décades qui l'ont précédé ou suivi : bref, il faut élargir notre champ d'observation. Nous prendrons comme point de départ le rétablissement de l'axe Aix-la-Chapelle/Rome réalisé par le roi de Germanie Otton I<sup>er</sup> lorsqu'il se fait couronner roi d'Italie (951), puis empereur (962). Notre point d'arrivée sera la rupture intervenue en 1054 entre l'Église catholique et romaine rassemblée derrière le pape et l'Église orthodoxe gréco-slave réunie autour du patriarche de Constantinople. Entre ces deux termes se trouve l'an 1000 débarrassé de ses terreurs, autour duquel gravitent les jeunes États de l'espace européen.*

## L'EUROPE DE L'AN MILLE

### UN CONTINENT EN MOUVEMENT

« On eut dit que le monde lui-même se secouait pour dépouiller sa vétusté ». Ainsi s'exprime le chroniqueur Raoul Glaber (985-1046) dans le troisième livre de ses *Histoires*. Comme tous ses confrères, moines pour la plupart, il pressent un nouveau printemps du monde et s'y prépare dans la crainte et dans l'espoir. Soudain, un soleil levant monte à l'horizon, éclairant la terre : « C'était comme si le monde lui-même se fût secoué et, dépouillant sa vétusté, ait revêtu de toutes parts une blanche robe d'églises ». Rien n'évoque mieux les chrétiens rivalisant de zèle pour reconstruire ou élever des sanctuaires nouveaux plus beaux les uns que les autres. Mais Raoul Glaber entend aussi inviter les fidèles à « dépouiller le vieil homme » pour revêtir « la blanche robe de l'homme nouveau » et entamer la lutte contre « les puissances de perversion ». Il faut se purifier pour gagner une jeunesse nouvelle.

N'oublions pas que le christianisme est une religion de Salut inscrite dans une conception linéaire du temps depuis la Création jusqu'à la fin du monde. La première phase de l'histoire religieuse de l'humanité est celle du paganisme de l'Antiquité et de la religion juive fondée sur l'Ancien Testament. La seconde phase, ouverte par la naissance du Christ, doit s'achever par son retour glorieux suivi de la résurrection des morts et du jugement dernier. Les chrétiens de l'an mille vivent dans l'attente de cet instant, et ils sont invités à s'y préparer en se repentant et en rachetant leurs fautes. Après, il sera trop tard : Dieu seul connaît la fin des temps.

Raoul Glaber et ses émules sont, eux aussi, entièrement tournés vers la perspective du retour glorieux de Jésus Christ. Nourrissant ainsi leur espoir dans l'avenir, ils sont certains des progrès du monde. L'an mille est le temps des grands bouleversements des structures de l'Occident. C'est l'époque de la révolution féodale et de la renaissance de l'Empire, le moment de Cluny et de sa réforme bénéfique, l'instant de la paix de Dieu. C'est aussi l'ère des progrès agricoles multipliant le nombre des

chrétiens, à qui il faut davantage d'églises. D'où la « blanche robe » de Raoul Glaber. Mais l'allégresse des penseurs s'exprime en termes bibliques.

Ainsi, malgré l'idée de « soir du monde » entretenue par les invasions des peuples barbares, les guerres privées, les famines et les pestes, les élans de confiance et de foi d'un Raoul Glaber nous permettent d'entrevoir le « printemps de l'Europe ». Un monde chrétien s'est mis en place, marqué par la présence de jeunes États nouvellement acquis à la foi. Mis à part les territoires encore peuplés de païens (rives de la Baltique et espace russe) ou gagnés par l'Islam (Al-Andalus, Sicile et Sardaigne), cette chrétienté est répartie autour de deux grandes mouvances : l'Empire romano-germanique, en Occident ; l'Empire byzantin, en Orient.

### LA MOUVANCE ROMANO-GERMANIQUE

Le 2 février 962, Otton 1<sup>er</sup>, roi de Germanie depuis 936, est couronné empereur à Rome par le pape Jean XII, après s'être emparé du royaume d'Italie en 951 et en avoir épousé l'ancienne reine Adélaïde. Hanté par le souvenir de Charlemagne, le nouveau César reconstitue l'axe Aix-la-Chapelle/Rome, faisant sentir son influence sur le gouvernement pontifical. Mais il est loin de dominer tout l'Occident : il est seulement maître de la Germanie et d'une partie de l'Italie, les Byzantins étant encore établis dans le sud de la péninsule, tandis qu'à l'ouest la France et les Anglo-saxons refusent de subir la tutelle allemande.

CARTE GÉNÉRALE DE L'EUROPE À L'ÉPOQUE ROMANE  
 extraite de *L'Univers des Formes, Le Monde roman (1060-1220)*,  
*Les Royaumes d'Occident* par François Avril, Xavier Barral i Altet et  
 Danielle Gaborit-Chopin, Paris, Gallimard, 1983, carte n°494.



□ ROYAUME DE FRANCE

- 1 Domaine royal
- 2 Comté de Blois
- 3 Duché de Normandie
- 4 Duché de Bretagne
- 5 { Comté de Maine
- 5 { Comté d'Anjou
- 5 { Comté de Touraine
- 6 { Comté de Poitou
- 6 { Duché d'Aquitaine
- 7 Duché de Gascogne
- 8 Comté de Toulouse
- 9 Comté d'Auvergne
- 10 Duché de Bourgogne
- 11 Comté de Champagne
- 12 { Comté de Vermandois
- 12 { Comté d'Artois
- 12 { Comté de Flandre

□ SAINT EMPIRE GERMANIQUE

- 13 Comté de Hollande
- 14 Duché de Saxe
- 15 Duché de Poméranie
- 16 Duché de Silésie
- 17 Royaume de Bohême
- 18 Landgraviat de Thuringe
- 19 Duché de Basse Lorraine
- 20 Duché de Haute Lorraine
- 21 Duché de Franconie
- 22 Comté palatin de Bourgogne
- 23 Duché de Souabe
- 24 Duché de Bavière
- 25 Duché d'Autriche
- 26 Duché de Styrie
- 27 Duché de Carinthie
- 28 Marches de Vérone et d'Aquilée
- 29 Lombardie

■

- 30 Royaume d'Arles
- 31 Comté de Savoie
- 32 Comté de Provence
- 33 Margraviat de Toscane
- 34 Romagne et Pentapole
- 35 États de l'Église
- 36 Duché de Spolète
- 37 Principauté de Capoue
- 38 Principauté de Bénévent
- 39 Comté d'Apulie
- 40 Principauté de Salerne
- 41 Royaume de Sicile
- 42 Royaume de Petite Arménie
- 43 Comté d'Édesse
- 44 Principauté d'Antioche
- 45 Comté de Tripoli
- 46 Royaume de Jérusalem
- 47 Royaume de Chypre

## I.- L'Empire proprement dit

Si l'Empire est ressuscité, il n'en est pas moins amoindri : Otton 1<sup>er</sup> n'a pas le pouvoir de Charlemagne, et sa politique restera plus allemande qu'universelle. Malgré tout, la puissance impériale va imprimer une allure nouvelle à l'histoire de l'Europe occidentale. À partir du couronnement de 962, les empereurs se sentent investis de la mission de défenseurs de la chrétienté, pensant qu'avec l'expansion de la foi dans le monde le Royaume de Dieu pourra être réalisé sur cette terre, où ils se réservent le rôle de tuteurs des peuples et des nations.

Même s'il proclame sa vocation universelle à gouverner et à évangéliser les peuples, l'Empire se limite à deux ensembles politiques, les royaumes de Germanie et d'Italie unis par la personne du souverain. Son territoire est bordé, à l'ouest, par le cours des Quatre-Rivières (Meuse, Escaut, Saône et Rhône) ; à l'est, par les rives de l'Elbe, de l'Eger (l'Ohre des Tchèques), du Danube et de l'Enns (en Autriche) ; au nord, par la mer du Nord ; au sud, par l'État pontifical ou « Patrimoine de saint Pierre ».

### *Royaume de Germanie*

Le trait dominant du X<sup>e</sup> siècle germanique est le morcellement du territoire allemand en cinq duchés nationaux ayant chacun sa physionomie. Ce démembrement est la rançon de la faiblesse de la royauté, qui s'est révélée incapable de barrer la route aux envahisseurs hongrois et de réprimer les séditions et les brigandages désolant le royaume. Chaque pays s'est vu contraint d'organiser sa propre défense. L'existence de groupes ethniques ayant une individualité très accusée n'a fait qu'aviver le caractère régional qui a fini par l'emporter sur les éléments communs, le seul lien subsistant étant la langue.

À l'ouest, nous relevons l'existence de deux duchés : la **Franconie** ou pays des « Francs de l'Est », se développant sur la haute et la moyenne vallée du Main, ainsi que sur une partie de la rive gauche du Rhin moyen : - la **Lorraine**, berceau des Carolingiens, s'étendant sur la rive gauche du Rhin jusqu'au sud des Vosges. Prenant la direction du sud, nous trouvons deux autres duchés : la **Bavière**, l'ancienne « Rhétie » des Romains, reliant la

Germanie à l'Italie par la route du Brenner ; - la **Souabe**, ancien pays des Alamans, à cheval sur les vallées supérieures du Rhin et du Danube. Au nord, enfin, nous découvrons la **Saxe**, bastion de la Germanie face aux Danois et aux Slaves, sur la rive droite du Rhin inférieur jusqu'à l'Elbe.

Voilà les cinq duchés dont la création a consacré l'affaiblissement du pouvoir royal. Pour contrecarrer le pouvoir des ducs, les rois vont chercher un appui dans l'Église qui se sent elle aussi menacée. L'institution ecclésiastique a besoin de paix pour accomplir au mieux ses tâches religieuses et culturelles. Seul, un pouvoir fort peut lui assurer la tranquillité. Si l'Église recherche l'appui du bras séculier, la royauté a besoin du clergé pour s'insinuer dans les duchés. C'est donc le roi qui choisit aussi bien les évêques que les abbés, tout en maintenant la fiction de l'élection par le clergé et par le peuple. Le haut clergé finit par ne plus être qu'une aristocratie fonctionnarisée dont le souverain attend deux services : fournir des troupes nombreuses et supporter tous les frais d'entretien de la cour royale.

### *Les « marches » de l'Est*

Pour mettre fin aux incursions des peuples slaves établis entre l'Elbe et l'Oder, les rois de la dynastie saxonne reprennent la politique des « marches » inaugurée par Charlemagne. Le terrain gagné vers l'Est est protégé par des points d'appui fortifiés, en même temps qu'il devient une aire de christianisation gérée à partir de l'archevêché de Magdebourg créé dans ce but.

Ce *Drang nach Osten* est marqué par la création de districts confiés à des comtes ou à des marquis, à savoir : la **marche de Brandebourg**, surnommée « la sablière de l'Allemagne », érigée en 927 dans la plaine marécageuse arrosée par la Havel et la Spree ; - la **marche de Lusace**, organisée en 963 au sud-est de la précédente ; - la **marche de Misnie**, établie en 928 sur les deux rives de l'Elbe au nord du plateau de Bohême.

Face au danger hongrois, la **marche d'Autriche**, fondée vers 800 à l'extrémité orientale de la Bavière, subit le contrecoup de la destruction du grand empire morave en 906. La reconquête entreprise à partir de 960 permet de

repousser la frontière jusqu'à la forêt viennoise : Vienne passe sous contrôle germanique vers 1002. Auparavant, entre 970 et 980, deux autres marches ont été établies : la **Carniole** (ou Slovénie) et la **Styrie** (vallées supérieures de l'Enns et de la Mur).

Quant à la **marche de Carinthie**, organisée vers 800 dans le bassin supérieur de la Drave, elle sert d'asile aux Slovènes menacés par les Avars ; l'évangélisation se fait à partir de l'évêché de Salzbourg, faisant ainsi passer une partie des Slaves du Sud dans l'obédience romaine.

#### *Les principautés slaves*

À l'est de l'Oder, un changement se prépare avec l'unification des tribus slaves. Les bases d'un **État polonais** sont jetées par le duc Mieskho, de la dynastie des Piasts, qui reconnaît la suzeraineté germanique en 963 avant de se faire baptiser trois ans plus tard. La Pologne peut ainsi se développer jusqu'à la mer Baltique, au nord, et la Silésie, au sud. Membre de la chrétienté, d'abord dépendante de l'archevêché de Magdebourg, elle ne tarde pas à être confiée à une hiérarchie nationale organisée autour de l'archevêché de Gniezno fondé en l'an mille. La terre polonaise cesse ainsi d'être soumise à la souveraineté des rois de Germanie pour devenir un royaume à part entière dont le premier monarque est Boleslaw Chobri, fils de Mieskho, couronné roi en 1024.

Les Polonais ont été précédés par les Tchèques de **Bohême**. Il ne faut pas oublier l'appui prêté à l'évangélisation par le duc Vaclav (saint Wenceslas), puis par son frère Boleslav 1<sup>er</sup> (929-967), celui qui a donné sa fille Dobrava comme épouse au duc polonais Mieskho dont nous avons déjà évoqué le baptême en 966. La pénétration chrétienne est concrétisée par la création d'un évêché à Prague (973), puis d'un second à Olomouc (Olmütz), tous deux rattachés à la métropole allemande de Mayence. La vie politique et religieuse de la Bohême est dominée par la rivalité de deux grandes familles : les Przemyslides dont sont issus les ducs, et les Slavnikovci dont le plus illustre représentant est Vojtech, titulaire de l'évêché pragois. Le duc Boleslav II (967-999) apparaît alors comme le champion de la cause tchèque contre l'emprise allemande, n'hésitant pas à entrer en conflit avec l'empereur à propos

de l'évêché de Prague qu'il veut « tchéquifier ». Malheureusement, les luttes fratricides entre ses fils sont mises à profit par Boleslaw Chobri, duc de Pologne, pour imposer sa suzeraineté sur toutes les terres slaves entre l'Elbe et d'Oder (vers 1002). Cette attitude contraint l'empereur Henri II à une longue guerre (1003-1018), au terme de laquelle la Bohême retombera sous la tutelle germanique.

#### *Royaume de Hongrie*

La conversion de la **Hongrie** suit de près celle de la Bohême et de la Pologne. Vaincues par Otton 1<sup>er</sup> près d'Augsbourg en 955, les tribus magyares ont été regroupées vers 970 dans la plaine du moyen Danube par le duc Geza, de la dynastie des Arpad, qui avait épousé une chrétienne. Après une tentative faite par des missionnaires byzantins, l'évangélisation prend un nouveau départ avec les missionnaires allemands envoyés de l'archevêché de Passau. Vaïk, fils de Geza, se convertit après avoir épousé Gisèle de Bavière, sœur du futur empereur Henri II « le Saint ». Christianisé sous le nom d'Étienne, il reçoit du pape Silvestre II la couronne royale qu'il ceint le 1<sup>er</sup> janvier 1001. Le nouveau roi, conscient du danger que représente pour la Hongrie l'influence du clergé allemand, ne tarde pas à suivre l'exemple polonais et à obtenir de Rome une église autonome groupée autour des métropoles d'Estergom et de Gran.

#### *Royaume d'Italie*

Le royaume d'**Italie**, quant à lui, n'est lié à la Germanie que par la personne de l'empereur. Centré sur la **Lombardie**, il a Pavie comme capitale. Vers l'est, avec la marche de **Frioul** (entre la Carinthie et l'Adriatique), il s'étend jusqu'à l'**Istrie** (au fond de l'Adriatique, entre le golfe de Trieste et le golfe de Quarnero). Il comprend également la **Toscane**, au centre de la péninsule.

Malgré le couronnement impérial de 962, l'autorité du roi de Germanie reste précaire. Les évêques et les seigneurs lombards sont plus ou moins dans l'opposition. L'aristocratie romaine ne désarme pas. Le pape lui-même n'est pas toujours docile. Quant aux Byzantins du Sud, ils guettent le moment où ils pourront intervenir. Bref, l'entreprise italienne ne laisse aucun répit à l'empereur qui use tour à

tour de la manière forte et de la diplomatie pour maintenir sa position. La situation est heureusement sauvée par les femmes : Théophano, la belle princesse grecque veuve d'Otton II, régente de 983 à 991, et Adélaïde, veuve d'Otton I<sup>er</sup>, qui lui succède de 991 à 994 avant de s'effacer devant son petit-fils Otton III.

### *Royaume de Bourgogne*

Le contrôle des passages alpins ne manque pas de retenir l'attention d'Otton I<sup>er</sup> tout à ses ambitions italiennes. D'où l'intérêt croissant que celui-ci manifeste pour le royaume de **Bourgogne**, vaste ensemble territorial s'étendant entre la Saône et le Rhône, d'une part, le Jura et les Alpes, d'autre part. Comprenant le **comté de Bourgogne** (future Franche-Comté), le **comté de Provence** et le **Viennois**, ce petit État (de formation récente) a l'avantage de commander les routes menant vers l'Empire.

L'inquiétude d'Otton I<sup>er</sup> est d'autant plus grande que le roi d'Italie Hugue d'Arles (926-947) a épousé la veuve de Rodolphe II de Bourgogne, tout en fiançant son fils Lothaire à la fille du défunt (937). Il y a là un énorme risque de voir tomber les passages alpins au pouvoir de ce prince de souche carolingienne. Au même moment, le roi de France prétend étendre sa suzeraineté sur le Lyonnais et le Viennois. Sans hésiter, le roi de Germanie se rend en Bourgogne (938), prenant sous sa protection le jeune Conrad, fils de Rodolphe II. Cette manœuvre d'intimidation impressionne Hugue d'Arles qui se retire en Italie avec les siens. Même si le royaume de Bourgogne sauve son indépendance, le royaume d'Italie n'en est pas moins neutralisé par le long conflit opposant Hugue d'Arles à son compétiteur Bérenger de Frioul qui finira par devenir roi en 950.

### *L'idée impériale*

Tel que nous venons d'en examiner les composantes, l'Empire romano-germanique apparaît singulièrement disparate. Le cœur en est la **Germanie** entre le Rhin et l'Elbe, avec la **Franconie**, la **Bavière**, la **Souabe** et la **Saxe**. C'est en gros le domaine de la langue allemande. Mais l'ancienne **Lotharingie**, devenue **Haute et Basse-Lorraine**, incorporée à la Germanie en 925, est restée une zone où l'on parle français sur une grande partie. Que dire du **royaume de**

**Bourgogne**, où voisinent le franco-provençal et le provençal ! L'**Italie** elle-même est partagée entre le gallo-italien du Nord, le toscan du Centre et le napolitain du Sud. Passant au delà de l'Elbe et du Danube, nous faisons connaissance avec les parlars slaves (polonais, tchèque, slovène) et le hongrois ou magyar. Tout cela accentue le caractère hétérogène de l'Empire romano-germanique.

Pour transcender les différences et développer un sentiment d'unité, l'empereur fait valoir sa mission, supranationale, d'être le défenseur de la chrétienté et le protecteur de la papauté et de l'Église. En redonnant vie à l'Empire, Otton I<sup>er</sup> prend en main la direction de l'Occident chrétien. Mais la coloration germanique de sa politique heurte les tendances nationales des nouveaux États chrétiens de l'Est. En même temps, le césaro-papisme se fait de plus en plus envahissant : l'empereur s'arroge le droit de disposer de la tiare pontificale et d'investir les évêques dans leurs fonctions, sans distinguer spirituel et temporel.

Avec Otton III (983-1002), une nouvelle conception du gouvernement de la chrétienté se fait jour : grec par sa mère et romain d'adoption, l'empereur, influencé par le pape Silvestre II (999-1003), rêve d'un Empire chrétien et universel ayant son centre à Rome plutôt qu'à Aix-la-Chapelle, groupant librement tous les peuples conquis à l'enseignement du Christ. Otton III considère l'Église romaine comme la mère de toutes les Églises. Mais, dans son esprit, elle demeure subordonnée au pouvoir impérial parce qu'elle lui doit tout. Même s'il y a coopération entre le pape et l'empereur pour gouverner la chrétienté, le Siège apostolique demeure subordonné à l'Empire. Mystique, Otton III veut être le successeur et le continuateur de Charlemagne dont il fait exhumer la dépouille en sa présence, dans l'église d'Aix-la-Chapelle.

Henri II « le Saint » (1002-1024), moins ambitieux dans sa politique, se croit néanmoins investi de la mission de défendre la foi contre ses ennemis du dedans (les hérétiques) et du dehors (les païens et les infidèles). Animé d'un zèle réformateur et purificateur, il entend relever le niveau moral des clercs et des laïcs, présidant les conciles où il impose sa manière de voir,

LE ROYAUME DE FRANCE EN 987

Carte extraite du *Manuel de Géographie historique de la France* de Léon Mirot, Paris, Auguste Picard, 1929, p.84 bis.



imprimant ainsi un caractère profondément religieux à son gouvernement. En face de lui, le pape Benoît VIII (1012-1024) fait figure d'un pontife guerrier, luttant contre les musulmans de Majorque qui ont occupé la Sardaigne, soutenant les révoltes qui ébranlent l'autorité byzantine en Italie du Sud.

Il n'en reste pas moins que le césaropapisme impérial a fait des progrès. Le pape n'est plus que le « vicaire » de l'empereur, n'exprimant d'autre volonté que l'impériale. De plus, l'empereur intervenant à sa guise dans les affaires proprement religieuses, le sens de la hiérarchie se perd et les relations entre la papauté et les églises locales se distendent. Nous sommes loin de l'idéal de l'Occident chrétien uni sous l'autorité conjointe du pape et de l'empereur.

## II.- Les pays de l'Ouest

Contrairement à ce qui se passe à l'Est, la situation est beaucoup moins favorable à l'Empire à l'ouest des Quatre-Rivières (Escaut, Meuse, Saône et Rhône). La souveraineté impériale n'y est guère reconnue, quand elle n'est pas contestée.

### *Espagne du Nord*

La péninsule ibérique est alors dominée par la puissance musulmane dont l'expression est le khalifat de Cordoue qui, sous la dictature d'Al-Mansur (978-1002), se livre à d'incessantes attaques contre les bastions de la chrétienté. Bousculés par les envahisseurs, les chrétiens se sont en effet réfugiés dans les régions montagneuses du nord, où ils ont fondé des royaumes bien décidés à se défendre contre l'Islam.

Le plus ancien de ces États est le royaume des Asturies, né au cours du VIII<sup>e</sup> siècle dans les montagnes du nord-ouest, accru du León en 856, dont les souverains mènent contre les musulmans une guerre défensive de tous les instants, avec des fortunes diverses. Puis, vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle, apparaît la Castille, issue d'un comté aménagé au pied de la cordillère Cantabrique pour contenir la poussée islamique. Malgré des débuts difficiles marqués par les interventions du roi de Pampelune et du khalife de Cordoue, cette « marche » réussit à vivre, puis obtient son

autonomie aux alentours de l'an mille, avant de devenir en 1035 un royaume qui s'unira à celui des Asturies-León affaibli par l'état de guerre permanent.

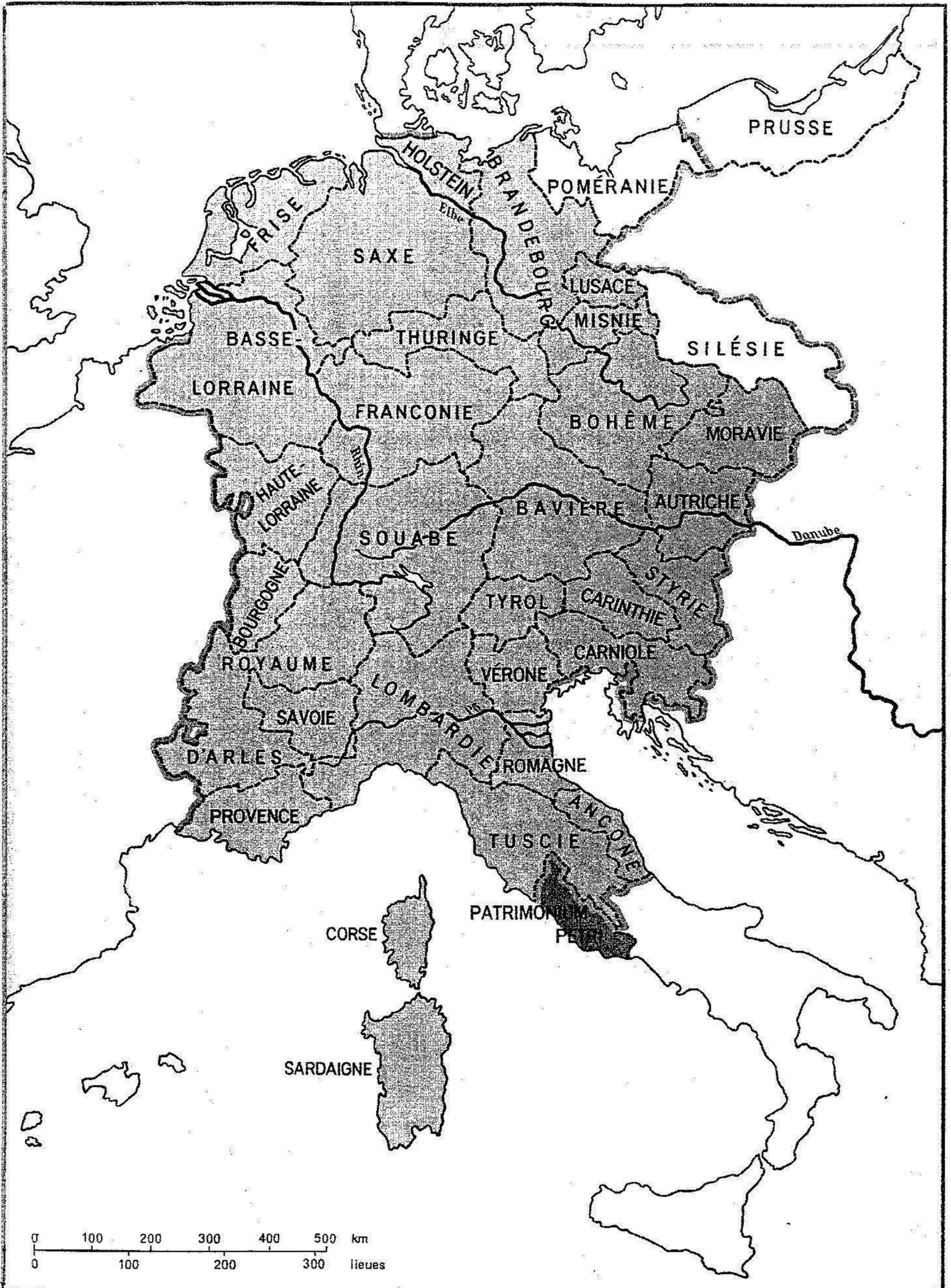
Voisin dynamique, le royaume de Pampelune, fondé au IX<sup>e</sup> siècle, prend un grand essor sous le règne de Sancho Garcés III « el Mayor » (1004-1035). Délivré du péril musulman à la suite de la désagrégation du khalifat de Cordoue, ce grand roi prend le contrôle de la Castille et des provinces vasconganes (1029) et fait régner la paix dans le royaume des Asturies-León. Sancho Garcés apparaît ainsi comme le plus puissant des princes chrétiens, promouvant une véritable politique pyrénéenne qui lui fait rechercher la bonne entente avec la famille ducale de Gascogne et avec la dynastie comtale de Barcelone.

À l'Est, en bordure de la Méditerranée, les comtés de l'ex-Marche d'Espagne des temps carolingiens continuent en principe d'évoluer dans la mouvance des rois de France. Le plus entreprenant d'entre eux est le comté de Barcelone qui contrôle Urgell, la Cerdagne, le Conflent, Gérone et Vich-Ausona. La cohésion de cet ensemble est maintenue par la restauration des structures administratives, judiciaires, militaires et ecclésiastiques, tandis que les possessions comtales sont revitalisées par une politique délibérée de peuplement.

Vis-à-vis du khalifat de Cordoue, le comte Borell (948-992) pratique une politique de bon voisinage rendue nécessaire par la faiblesse des derniers souverains carolingiens. Al-Mansur met fin à ces relations pacifiques en passant à l'offensive, puis en s'emparant de Barcelone qu'il détruit (juin-juillet 983) sans la moindre réaction du roi de France. Cette inaction provoque la rupture entre Barcelone et la monarchie française. Une conscience « catalane » est en train de naître.

### *Royaume de France*

La brouille entre les comtés catalans et la France est patente en 987, lorsque Borell refuse de reconnaître Hugues Capet. Une nouvelle dynastie vient, en effet, d'être portée au pouvoir par la volonté des grands du royaume. À ce moment, la France n'est pas territorialement la même qu'aujourd'hui : elle ne comprend ni la



LE SAINT-EMPIRE ET SES COMPOSANTES

Carte extraite de l'*Histoire d'Allemagne* de Robert-Hermann Tenbrock,  
München-Paderborn, Max Hueber et Ferdinand Schöningh, 1966, p. 64 bis

Lorraine, ni la Franche-Comté, ni le Dauphiné, ni la Provence, mais elle s'avance en Flandre jusqu'à Gand, sur la rive gauche de l'Escaut.

L'examen de la carte politique montre un royaume éclaté entre le domaine de la nouvelle dynastie et ceux des puissantes familles aristocratiques aidant le roi à se faire obéir et donnant l'impression de toute puissance :

- le domaine royal comprend cinq groupes territoriaux : les **comtés d'Orléans et d'Étampes** ; - le **comté de Senlis**, sur la rive gauche de l'Oise ; la **châtellenie de Poissy**, avec Meulan, Montfort (l'Amaury) et Marly (le Roi) ; - la **châtellenie de Montreuil-sur-Mer**, dans le Boulonnais ; - le **domaine d'Attigny**, sur le cours supérieur de l'Aisne. Même si ce patrimoine paraît minime, il a l'avantage d'être bien établi au centre du royaume, riche de monastères, de villes et de productions.
- de leur côté, les grandes familles se sont enracinées localement, disposant d'un nombre important de terres, de domaines, de monastères et de circonscriptions administratives. Les plus puissantes d'entre elles sont : le **comte de Flandre** (entre la mer du Nord, l'Escaut et la Canche) ; - le **duc de Bourgogne** (à l'ouest de la Saône et du Rhône) ; - le **duc d'Aquitaine** (entre l'Atlantique, la Loire, la Garonne et le Lot) ; - le **duc de Gascogne** (entre l'Atlantique, la Garonne et les Pyrénées) ; - le **comte de Toulouse** (dans le Toulousain, le Quercy et l'Albigeois) ; - le **comte de Rouergue** (dans le Rouergue et le marquisat de Gothie/Languedoc méditerranéen) ; - le **duc de Normandie** (le long de la Manche, de l'embouchure de la Bresle à celle du Couesnon) ; - le **comte de Blois** (dans les régions de Blois, Chartres, Dreux, Melun et Beauvais) ; - le **comte de Champagne** (avec les comtés de Troyes et de Meaux) ; - le **comte d'Anjou** (en Anjou, dans l'est de la Touraine et dans le nord-est du Berry) ; - le **comte du Maine** (entre la Normandie, la Bretagne et l'Anjou) ; è enfin, le **comte de Bretagne** (entre la Manche et l'Atlantique, de l'embouchure du Couesnon à l'estuaire de la Loire).

Malgré sa faiblesse apparente face aux grandes familles aristocratiques, le roi capétien

est loin d'être démuné. Nous avons déjà évoqué la situation favorable de ses possessions. Il a aussi pour lui d'être par son sacre « l'oint de Dieu », ce qui lui donne un caractère sacré. La majesté royale est un atout, car elle élève le souverain au-dessus des autres qui lui doivent obéissance, hommage et fidélité. Hugues Capet n'est donc pas faible. Élu roi, il gouverne le royaume au lieu d'être gouverné, et tous les Français sont ses vassaux, même s'il n'intervient pas directement sur les terres des grandes familles aristocratiques. En tout cas, il tire sa légitimité de son élection et non de sa naissance. Il réussira même à imposer son fils Robert et à le faire élire par les grands. Ainsi, vers l'an mille, la France passe-t-elle aux mains des Capétiens. Pour elle, la suzeraineté impériale est toute théorique. Bien plus, elle estime que sa survie passe par l'indépendance à l'égard de l'Empire.

#### *Royaume d'Angleterre*

Pendant ce temps, de l'autre côté de la Manche et de la mer du Nord, d'importants événements se déroulent dans l'Angleterre anglo-saxonne. Depuis le IX<sup>e</sup> siècle, le pays est submergé par un torrent de dangereux pirates venus du nord-est, plus connus sous le nom de « Danois ». Des colonies d'envahisseurs se sont même établies en divers points du territoire, notamment dans le Lincolnshire, le Nottinghamshire et l'est du Yorkshire, ainsi que dans les îles du large comme les Orcades, les Shetlands et les Hébrides.

La situation est heureusement renversée à partir d'Alfred « le Grand » (871-899) qui défend victorieusement son royaume de Wessex (entre la Tamise et la Manche) contre les entreprises du roi-pirate Guthrum campé dans l'Angleterre du Nord-Est. L'œuvre d'Alfred est poursuivie et même amplifiée par son fils, Édouard « l'Ancien » (899-925), champion de l'unité nationale, héros de la reconquête des terres perdues au profit des Danois. À la mort de ce prince, les Anglo-Saxons ont repris toute la **Mercia** (bassin supérieur de la Trent), avec les cinq bourgs de **Lincoln, Nottingham, Derby, Leicester et Stamford**, ainsi que l'**East-Anglia** (Norfolk et Suffolk) et la région de **Cambridge**.

De nouveaux succès sont remportés sous le règne d'Athelstan (925-939), fils d'Édouard, qui emploie la diplomatie plutôt que

les armes pour parvenir au but : devenir le maître de toute l'Angleterre telle qu'elle se présente aujourd'hui. Après lui viennent ses demi-frères Edmond (939-946) et Edred (946-955), qui doivent faire face aux Danois impatients de secouer le joug anglo-saxon. Enfin, la couronne échoit aux deux fils d'Edmond : Edwi (955-959), dont le règne est marqué par des dissensions intérieures ; - et Edgar (959-975), qui sait profiter de la paix extérieure pour organiser l'Angleterre en la dotant d'une législation, et pour apporter son appui à la réforme morale et structurelle de l'Église anglaise.

La mort d'Edgar « le Pacifique » (8 juillet 975) est fatale à l'Angleterre qui, sous les règnes désastreux de ses deux fils, Édouard (975-978) et Ethelred (978-995), devient la proie de l'anarchie au moment même où les Danois relèvent la tête, encouragés qu'ils sont par les signes venus de leur pays d'origine.

#### *L'Empire danois*

Au Danemark, en effet, de grands changements se produisent. Le vieil esprit viking se réveille. Un nouveau roi accède au pouvoir en 986 : Svend « à la Barbe fourchue », fils d'Harad « à la Dent bleue », farouche guerrier rêvant de lointaines aventures. Poursuivant la politique inaugurée par son père en 980, Svend débarque en Angleterre où il ravage le Sussex et le Hampshire (994). Mais il est rappelé au Danemark où viennent de se passer de graves événements restés enveloppés de mystère (on parle d'une invasion suédoise). Quoi qu'il en soit, notre héros apparaît plutôt inquiet de ce qui se passe en Norvège dont Olaf Tryggvesson est devenu roi après s'être converti au christianisme et fait baptiser (995).

S'étant ménagé l'appui de la Suède et la bienveillance d'Haakon rival malheureux d'Olaf Tryggvesson, Svend passe à l'attaque, triomphant des Norvégiens à la bataille navale d'Helsingborg (été de l'an 1000). La mort d'Olaf lui permet de mettre la main sur le sud de la Norvège, laissant à Éric, fils d'Haakon, les territoires du nord, sauf celui de Trondjhem donné aux Suédois pour prix de leurs services.

Vient le tour de l'Angleterre. Une sanglante provocation d'Ethelred (massacre de Saint-Brice, 13 novembre 1002) donne à Svend

le prétexte de son intervention. À partir de 1003, les attaques danoises se multiplient, croissant en intensité au fil des années. Finalement, en 1013, Svend décide de porter le coup décisif : le Kent, le Sussex, le Wessex sont envahis ; la Tamise est franchie à Oxford qui capitule ; Winchester est prise ; seule, Londres résiste jusqu'en janvier 1014. Ethelred s'est enfui en Normandie avec sa famille. Svend est en plein triomphe lorsqu'il meurt (2 février 1014).

Que va devenir l'œuvre accomplie depuis le début du millénaire ? L'Empire fondé par Svend risque de se désagréger, son fils aîné Harald étant proclamé roi au Danemark et son autre fils Knut porté au pouvoir par les Danois d'Angleterre. Déjà, la Norvège cherche à se soustraire à la domination du Danemark. Et l'espoir renaît chez les Anglo-Saxons. Tout va se jouer en l'espace de quinze ans.

Un retour en force d'Ethelred, débarqué en Angleterre dès avril 1014, stimule Knut qui va chercher au Danemark les renforts nécessaires. La campagne ouverte au printemps de 1015 s'achève par la victoire du camp danois. La mort d'Ethelred (avril 1016) permet à Knut de prétendre à la couronne d'Angleterre dans la mesure où le fils du défunt, Edmond, voudra bien s'incliner. Aux armes de décider. Une nouvelle campagne, plus difficile que la précédente, marquée par le vain siège de Londres, est néanmoins victorieusement close par les Danois, le 18 octobre 1016, à la bataille d'Ashington. Puis, la diplomatie reprend ses droits. La convention de Deerhurst (novembre 1016) décide la création de deux États séparés par la Tamise : au sud, le Wessex laissé à Edmond ; - au nord, la Mercia et la Northumbrie confiées à Knut qui semble avoir également reçu Londres. Ce traité stipule en outre que le prince mourant le premier aurait le survivant comme successeur. Le hasard faisant bien les choses, Edmond meurt en 1017 et Knut n'a plus qu'à se faire reconnaître dans tout le royaume d'Angleterre.

Cependant, la Norvège a profité de tous ces événements pour s'affranchir de la domination danoise. Le pouvoir est pris par un prince chrétien, Olaf « le Fort » *alias* Olaf « le Saint », qui se débarrasse de la famille régnante et fait de Trondjhem sa capitale (1015-1017). Occupé en Angleterre, Knut n'a guère le loisir d'intervenir : sa revanche est pour plus tard. En

attendant, il porte son attention sur le Danemark où son frère Harald meurt en 1018 au terme d'un règne sans éclat. Il en recueille aisément la succession et se fait couronner roi. La puissance danoise n'est pas à dédaigner : marins et guerriers sont un précieux appoint pour les ambitions du nouveau souverain !

Knut n'oublie pas la Norvège, où Olaf « le Saint » a entrepris la christianisation à outrance du pays, réprimant avec vigueur l'activité des sorciers, des enchanteurs et des mages, heurtant ainsi les sentiments d'une grande partie de la population encore attachée aux idoles. À cette opposition religieuse s'ajoute l'hostilité de l'aristocratie bafouée par l'absolutisme du souverain. Knut a donc une occasion rêvée de se présenter comme un possible « libérateur ».

Après une première tentative malheureuse, marquée en 1026 par le désastre de la rivière Helge, à l'est de la Scanie suédoise, Knut repart à l'attaque en 1028 : il débarque en Norvège où il peut compter sur l'appui de l'aristocratie, marche sur Trondjhem et se fait proclamer roi. Olaf « le Saint » essaie de résister, mais il sera finalement vaincu et tué le 29 juillet 1030 au cours d'une sanglante bataille livrée au nord-est de Trondjhem.

La conquête de la Norvège met le point final à la constitution de l'Empire danois. Knut, devenu Knut « le Grand », a maintenant réuni sous son sceptre les trois royaumes de **Danemark**, d'Angleterre et de Norvège. Dans sa vassalité, il compte les rois d'Écosse et d'Irlande. Son autorité est reconnue dans les îles du large (**Shetland**, **Orcades** et **Hébrides**) et même en **Islande** et dans le lointain **Groenland**. À cela s'ajoutent, sur le continent, les comptoirs danois des bords de l'Oder, de la Vistule et de la Dvina. Ce vaste ensemble, redoutable sur le plan commercial, manque malheureusement de cohésion politique, le seul élément d'unité, en dehors du souverain, étant le lien religieux.

Avec Knut « le Grand » (1028-1035), la **Scandinavie** fait figure d'espace chrétien, même s'il reste quelques survivances de l'esprit viking tout imprégné de paganisme. Pour témoigner son attachement à la foi, le souverain des trois royaumes n'hésite pas à entreprendre un pèlerinage à Rome, où il arrive en mars 1027, au

moment du couronnement impérial de Conrad II. Il sait se concilier la sympathie du pape Jean XIX dont il obtient des allègements fiscaux pour l'Église d'Angleterre sur laquelle il cherche d'ailleurs à accroître son pouvoir. Il se montre également soucieux d'intervenir dans les affaires de l'Église danoise, qu'il espère pouvoir soustraire à l'obédience de l'archevêché de Hambourg-Brême au profit de l'archevêché de Cantorbéry. La victoire sur le paganisme semble avoir distendu les relations entre le monde scandinave et l'Église allemande.

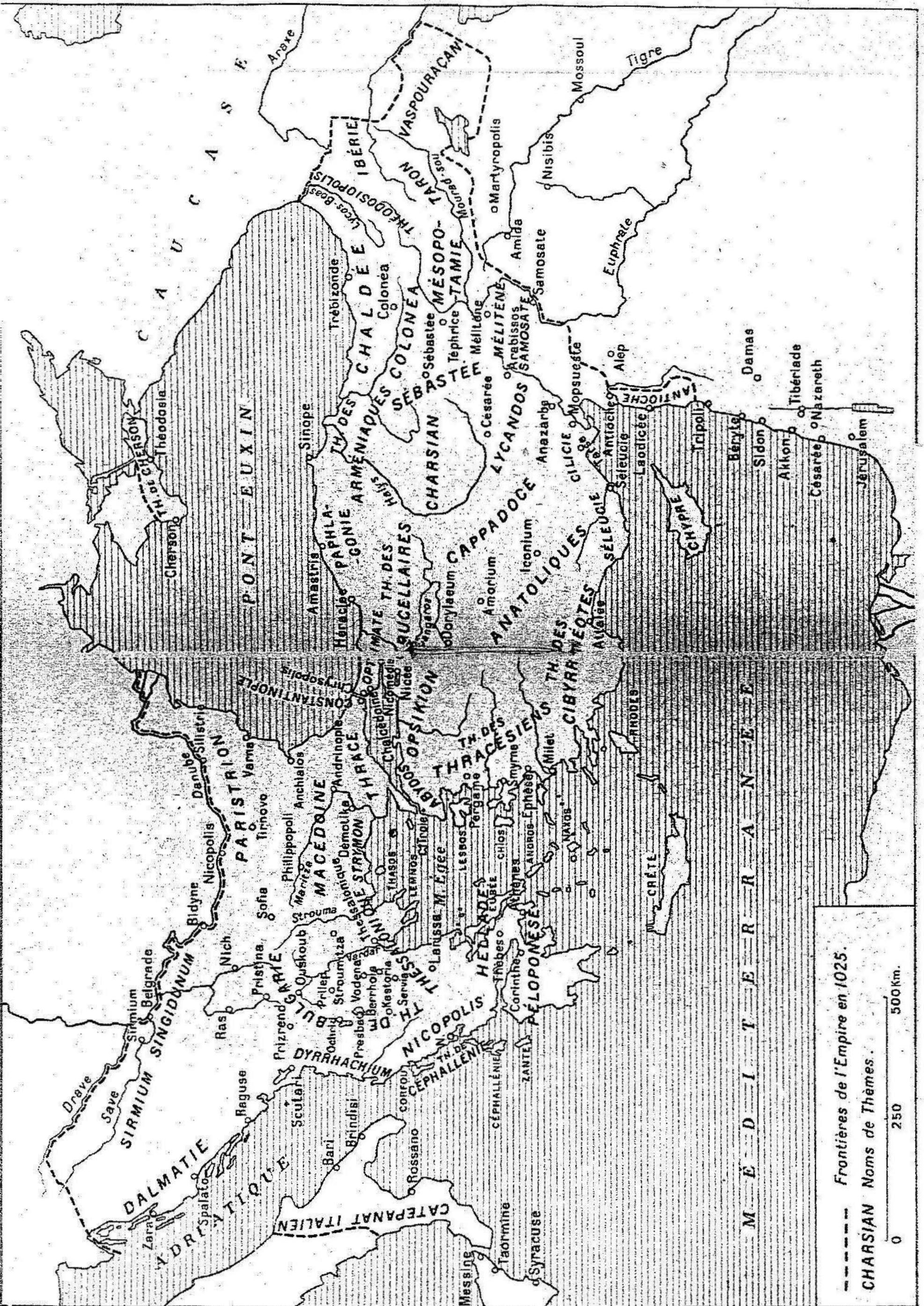
## LA MOUVANCE BYZANTINE

Par l'Empire de Knut « le Grand » nous avons pris contact avec les Slaves établis sur les côtes de la Baltique. Nous avons vu les marchands danois s'enfoncer dans les vallées de l'Oder et de la Vistule, suivant ainsi la tradition de ces Scandinaves partis à l'aventure sur les routes de l'immensité russe menant vers l'Empire byzantin. Au moment même où Knut annexe la Norvège, cet Empire atteint l'apogée de sa puissance. L'autorité des empereurs de la dynastie macédonienne s'exerce sur un vaste territoire à cheval sur deux continents : de la Drave et du Danube à l'île de Crète ; des rivages de la mer Noire aux îles de Rhodes et de Chypre, jusqu'aux bords de l'Oronte ; de l'Extrême-Sud italien aux confins de la Syrie et aux cours supérieurs du Tigre et de l'Euphrate. L'espace ainsi délimité est avant tout occupé par les grandes péninsules que sont les Balkans, en Europe, et l'Anatolie, en Asie.

### I.- L'Empire proprement dit

Le territoire de l'Empire est divisé, depuis le VII<sup>e</sup> siècle, en provinces appelées « *thèmes* » dont le nombre a varié au gré des conquêtes. À la tête de chaque « *thème* » se trouve un gouverneur ou « *stratège* », sorte de vice-empereur jouissant de la plénitude de tous les pouvoirs. Vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle, il y a 31 « *thèmes* » répartis entre deux grandes zones : l'Orient et l'Occident. Les « *thèmes* » d'Orient sont les régions les plus fertiles, les plus prospères et les plus peuplées.

Viennent d'abord les « *thèmes* » de la péninsule anatolienne :



--- Frontières de l'Empire en 1025.

CHARSIAN Noms de Thèmes.

0 250 500 Km.

L'EMPIRE BYZANTIN EN 1025  
 Carte extraite de *Les grands problèmes de l'Histoire byzantine*,  
 par Charles Diehl, Paris, Armand Colin, 1943.

bordant la mer de Marmara et le Bosphore, l'**Opsikion** (Nicée) et l'**Optimate** (Nicomédie) ;

- le long de la mer Noire, les **Bucellaires** (Héraclée), la **Paphlagonie** (Sinope), les **Arméniques** (Amassia) et la **Chaldia** (Trapezonte) ;
- le long de la frontière orientale, la **Mésopotamie**, la **Colonéa**, la **Sébastée**, le **Charsian** (Césarée), le **Lycandos** et la **Cappadoce**, marches de l'Empire remplies de forteresses et de soldats ;
- face à la Méditerranée, dans le sud de l'Anatolie, **Séleucie**, les **Cibbyrhéotes** (Attalia) et les **Anatoliques** (Iconium) le plus grand de tous les « *thèmes* » dont le « *stratège* » occupe la quatrième place sur la liste des soixante grandes charges de l'Empire ;
- en Méditerranée, l'île de **Chypre** conquise en 964 ;
- enfin, face à la mer Égée, le « *thème* » de **Samos** englobant Smyrne et Éphèse, et le « *thème* » des **Tracésiens**.

De leur côté, les « *thèmes* » de la péninsule balkanique sont ainsi répartis :

- le long des détroits et de la mer de Marmara, la **Thrace** (Constantinople) et la **Macédoine** (Andrinople) restées longtemps à la limite de l'Empire bulgare ;
- le long des rivages de l'Archipel, le **Strymon**, **Thessalonique**, l'**Hellade** (Athènes) et le **Péloponnèse** (Corinthe) ;
- les îles de la mer Égée ;
- sur les côtes de la mer Ionienne et de l'Adriatique, **Nicopolis**, **Céphallénie**, **Dyrrhacium** et la **Dalmatie**.

À ces deux grands ensembles s'ajoutent, en Italie du Sud, les deux « *thèmes* » de **Calabre** et de **Longobardie**, regroupés en 965 sous l'autorité d'un « *catepano* » pour mieux s'opposer aux prétentions de l'Empire romano-germanique. Il faut également citer l'île de **Crète**, érigée en « *thème* » après avoir été reprise à l'Islam en 961. Plus loin, en Orient, la prise d'**Antioche** en 969 a entraîné la création d'un **duché** entre la Méditerranée et l'Oronte. Enfin, la soumission de la Bulgarie en 1018 a permis à l'Empire d'asseoir sa domination sur la péninsule des Balkans toute entière, du Danube au Péloponnèse : le territoire bulgare est réparti entre la **Bulgarie occidentale**, confiée à un

commissaire impérial dit « *pronoète* », et la **Bulgarie danubienne** érigée en **duché de Paristrion** et surveillée par de nombreuses forteresses.

Ce tableau serait incomplet sans la mention du « *thème* » de Kherson établi au sud de la Crimée, en bordure de la mer Noire. De cette base, l'Empire est à portée des routes fluviales du Don et du Dniepr conduisant chez les Khazars, chez les Russes et jusque chez les Scandinaves. Comme nous le verrons plus loin, Kherson est liée par la légende à la conversion et au baptême de Vladimir, prince de Kiev (989).

## II.- Les États vassaux

Pour éviter un contact trop direct avec le monde musulman et les peuples voisins parfois assez inquiétants comme les Bulgares, les Petchénègues et les Russes, l'Empire s'entoure d'un écran d'États vassaux couvrant ses frontières sur certains points et contribuant à répandre l'influence byzantine. En Italie, à la suite des campagnes victorieuses de Basile I<sup>er</sup> (873-876) et de Nicéphore Phocas (880-886), l'empereur fait reconnaître sa prééminence aux dynastes des régions méridionale et centrale : petits princes lombards de **Salerne**, de **Capoue** et de **Bénévent** ; chefs des républiques maritimes de **Naples**, de **Gaète** et d'**Amalfi**.

Mais le principal satellite de Byzance est **Venise**, ville toute grecque par ses origines et ses mœurs, restée fidèle même au temps où Charlemagne la convoitait pour son Empire. L'autorité byzantine directe s'y est maintenue jusque vers 836. Puis, les Vénitiens gouvernés par leurs doges ont évolué de plus en plus vers l'autonomie vis-à-vis de la capitale impériale. Malgré tout, ils sont restés fidèles au gouvernement de l'Empire, fiers des marques d'amitié et de confiance que celui-ci n'a jamais manqué de leur témoigner en diverses occasions. Venise obtient ainsi un traité de commerce avantageux, qui va favoriser sa grandeur future. Elle est surtout chargée d'être la « sentinelle de l'Adriatique » face aux flottes musulmanes d'Afrique et aux pirates slaves.

La slavisation des Balkans s'est opérée depuis l'instant où les tribus serbes et croates ont fait irruption dans l'*Ylliricum* au début du VII<sup>e</sup> siècle. Les Croates ont occupé le territoire

s'étendant de la Save à l'embouchure de la Cetina (au sud-est de Split). De leur côté, les Serbes se sont concentrés, à l'est, dans une région montagneuse se développant entre la Drina et son affluent la Pliva, d'une part, la Morava et son affluent l'Ibar, d'autre part. Au même moment, d'autres tribus slaves se sont établies sur le littoral de l'Adriatique.

La christianisation des **Croates** et des **Serbes**, réussie au temps de l'empereur Basile I<sup>er</sup> (867-886), leur permet d'entrer dans la vassalité de Constantinople qui recherche alors des alliés pour sa lutte contre les Bulgares. Les deux peuples se montrent fidèles à l'Empire. Les Serbes, en particulier, paient un lourd tribut à la guerre, voyant leur pays entièrement ravagé et vidé de ses habitants. Mais l'empereur sait récompenser les dévouements, distribuant fonctions honorifiques et riches domaines. La même politique est suivie à l'égard des petits États slaves du littoral adriatique atteints par la civilisation byzantine diffusée à partir des villes du « *thème* » de Dalmatie.

En Orient, la diplomatie et les armes impériales obtiennent des succès non moins prometteurs. Du côté de l'**Arménie**, les empereurs nourrissent de grandes ambitions. Ce royaume, entré dans la sphère d'action de Constantinople au temps de Basile I<sup>er</sup> qui lui a permis de rétablir son autonomie (885), devient un allié fidèle, puis un vassal dévoué (1000), avant d'être annexé par l'Empire sous le règne de Basile II (976-1025). De toute façon, le **royaume d'Arménie** constitue une pépinière pour l'armée byzantine.

L'action de Constantinople est également sensible pour assurer la défense de la frontière caucasienne. Le règne de Basile II est à cet égard fructueux. L'an mille voit la mort du prince d'**Ibérie** qui lègue ses états à l'empereur. Un peu plus tard, entre 1020 et 1022, le roi géorgien d'**Aphkhasie** fait sa soumission et abandonne une partie de ses domaines. Au même moment, le prince du **Vaspouragan** échange ses possessions contre la charge de « *stratège* » de Sébastée.

### III.- Un État sans nationalité, mais cohérent

Tel que nous venons de le décrire, l'Empire byzantin atteint le maximum de son

extension à la mort de Basile II survenue en 1025. Pour la seconde fois depuis Justinien, la monarchie a développé sa puissance et accru son prestige. Le centre du pouvoir est Constantinople, métropole d'environ un million d'habitants, ville cosmopolite, vivante, animée, carrefour obligé des échanges entre l'Asie, l'Europe et l'Afrique. L'antique Byzance, promue capitale par Constantin, est devenue cette cité prestigieuse dont les splendeurs éblouissent le monde, ce brillant foyer de civilisation dont la prospérité fait bien des envieux. Sainte-Sophie, le Palais Sacré, l'Hippodrome – Dieu, l'empereur, le peuple – voilà les trois piliers soutenant l'unique, l'incomparable Constantinople, la seule grande ville de la chrétienté.

Au sommet de l'édifice s'active un gouvernement fort, soucieux de donner à ses sujets une cohésion fondée sur l'hellénisme et l'orthodoxie. L'Empire n'a en effet ni unité de race ni unité de langue. Si les populations parlant le grec sont majoritaires, d'autres éléments ethniques sont à prendre en compte : Syriens, Arabes, Turcs, Arméniens et surtout Slaves. Il convient donc de donner à cet État sans nationalité une volonté commune lui permettant d'exister face aux périls intérieurs et extérieurs.

Le premier moyen de « faire » l'unité, c'est la force, comme celle qui s'exerce à l'encontre des Slaves de Macédoine et de Grèce soumis à de rudes expéditions militaires, puis surveillés par de puissantes forteresses : Dyrrhacium (Dures en Albanie), Nicopolis, Corinthe, Eubée, Thessalonique. Viennent ensuite les traitements de faveur, tels que les diminutions d'impôts et les réceptions flatteuses à la cour impériale, dont sont gratifiés en particulier les Croates.

Mais le gouvernement impérial, plus qu'à la manière forte, recourt à l'assimilation par la profession commune de l'hellénisme et de l'orthodoxie. Le grec est la langue de l'administration et de l'Église, celle aussi des grands établissements d'enseignement, celle encore des colons envoyés en Italie du Sud et dans le bassin de l'Euphrate. Le prestige de Constantinople aidant, l'influence de l'hellénisme progresse, le brassage des populations se fait, et ainsi le grec progresse et devient peu à peu la langue de l'Empire. Loin de

s'effrayer de l'immigration des races « barbares », l'État byzantin leur ouvre son armée, son administration, son Église où le grec est le lien permettant à ces étrangers de communiquer entre eux et de s'entendre.

Plus importante est l'assimilation par l'orthodoxie. Il s'agit, bien sûr, de missions évangélisatrices : convertir les païens, ramener les hérétiques à la vraie foi. La grande œuvre de l'Empire est la conversion des Slaves qui est accomplie au temps de Basile I<sup>er</sup> (867-886), vraisemblablement sous l'influence du patriarche Photius. Les créations d'évêchés suivent. Le même effort est fait en Anatolie orientale, en Mésopotamie notamment, et en Italie du Sud où treize évêchés nouveaux sont créés autour des métropoles de Santa Severina et d'Otrante, avec à leur tête des prélats grecs secondant l'action de l'administration impériale. La lointaine Arménie, elle aussi, est gratifiée d'évêchés grecs pour faire pièce à l'Église nationale, Byzance montrant par là les limites de sa politique d'assimilation. Malgré les excès inévitables en une époque d'absolutisme et d'intolérance, nous devons reconnaître que l'Empire byzantin, aux alentours de l'an mille, trouve grâce à l'orthodoxie une unité que la race et la langue ne lui donnent qu'incomplètement. Mais, cette *Oikoumène* byzantine, très attachée à ses valeurs, assurée de son bon droit, ne vas pas tarder à entrer en conflit avec la *Respublica christiana romana* qui unit les peuples de l'Europe occidentale.

## UNE EUROPE CHRÉTIENNE

### DEUX SENSIBILITES DEUX MONDES OPPOSES

Vers l'an mille, l'Europe chrétienne apparaît partagée entre deux conceptions de l'Église, de sa structure, de ses dogmes et de sa liturgie. Une fissure idéologique s'est développée entre la Chrétienté occidentale (ou latine) et la Chrétienté orientale (ou grecque). D'un côté, le pape de Rome ; de l'autre, le patriarche de Constantinople : un antagonisme fondamental qui finira par déboucher sur la rupture.

#### LA CHRÉTIENTÉ OCCIDENTALE

En Occident, la désagrégation de l'Empire carolingien a engendré des royaumes qui sont eux-mêmes une mosaïque de principautés, de duchés et de comtés. Ces entités aristocratiques se sont à leur tour morcelées en seigneuries. L'autorité monarchique est devenue lointaine et souvent illusoire. La notion même d'État a disparu. D'où un déchaînement de conflits entre individus, familles ou groupes sociaux. Les guerres privées, qui se multiplient, sont cause de violences et d'atrocités : partout, règnent l'incendie, la rapine et le meurtre.

##### 1.- Les forces centrifuges

###### *Particularisme des Églises locales*

Cette crise ne manque pas d'avoir une incidence sur la vie de l'Église. L'anarchie ambiante favorisant le particularisme, chaque pays tend à avoir « son Église » avec sa liturgie, sa collection canonique, son droit, son type d'idéal chrétien : Église monastique en Irlande, épiscopale en France, érémitique en Italie... L'obstacle à l'unité, ce sont les frontières : provinces et diocèses ont des limites jalousement gardées. L'Église se présente comme une coexistence de diocèses dans chacun desquels l'évêque est maître de « son église », de ses hommes et de ses biens.

Ce bilan nous permet de percevoir l'influence des *Fausse Décrétales* compilées vers 850, qui centrent la vie diocésaine sur l'évêque dont le choix est en principe laissé au clergé et au peuple. L'évêque paraît ainsi ne dépendre de personne : ni du pape, ni de l'archevêque qui ne fait que le consacrer, ni même du primat qui ne possède qu'une apparence de pouvoir. Le but des *Fausse Décrétales* est de donner une forte assise à l'autorité épiscopale maîtresse du clergé et des communautés religieuses, gestionnaire du patrimoine, juge des causes, régente et inspectrice des lieux de culte.

###### *Deux plaies : simonie et nicolaïsme*

Cette situation, encouragée par l'égoïsme et le particularisme, est pleine de périls, car les fonctions épiscopales, mêlant constamment devoirs religieux et obligations temporelles, font de leur titulaire un homme d'Église profondément engagé dans la société. Solitaire, isolé en face des puissances séculières, l'évêque ne tarde pas à tomber en leur pouvoir. Le triste résultat en est la dégradation des mœurs du clergé. L'Église est alors frappée de deux plaies : la simonie ou trafic des dignités ecclésiastiques ; le nicolaïsme ou incontinence des clercs qui n'hésitent pas à prendre femme, quand ils ne vivent pas en concubinage.

###### *Déchéance de la papauté*

Quant au pape, il est avant tout l'évêque de Rome, ce qui n'est pas sans danger. Le système d'élection par le clergé et par le peuple permet aux puissantes familles aristocratiques d'influer sur les résultats. La papauté est ainsi à la merci de coterie influentes, comme celle du sénateur Théophylacte et de son épouse Théodora. À cette emprise des aristocrates romains se substitue bientôt une autre domination : celle des empereurs allemands.

Le couronnement impérial d'Otton I<sup>er</sup> (2 février 962) donne à celui-ci un droit de regard

sur les affaires italiennes et romaines, tandis que sont réduits les pouvoirs souverains du pape. Avec Otton III (983-1002) se fait jour l'idée d'une domination universelle chrétienne dont Rome serait le centre sous la direction de l'empereur. Pour réaliser ce rêve, ce dernier n'hésite pas à intervenir dans la désignation du pape, confiant le bercaïl de Pierre à son cousin Brunon de Carinthie promu sous le nom de Grégoire V (996-999), avant de le remettre à Gerbert d'Aurillac devenu Silvestre II (999-1003). Philosophe et mathématicien, savant réputé, humaniste, le nouveau pontife se montre soucieux d'affirmer son autorité, mais il n'a pas le temps de donner le meilleur de lui-même dans sa collaboration avec l'empereur pour le gouvernement de l'Occident chrétien : la mort prématurée d'Otton III (23 janvier 1002) met fin à l'expérience ; Silvestre II disparaît à son tour le 13 mai 1003. Ce double décès permet à l'aristocratie romaine de reprendre le dessus. La papauté tombe entre les mains des Crescenzi (1003-1012), avant d'être « exploitée » pendant plus de trente ans par les comtes de Tusculum (1012-1046).

## 2.- Les forces de résistance

Un pape lointain et sous influence, peu sollicité, peu visité sauf par quelques habitués comme Cluny une Église atomisée en diocèses des conciles provinciaux de moins en moins nombreux ; des conciles œcuméniques inexistant : une telle situation ne peut se prolonger sans danger pour la chrétienté. Le risque est grand, en effet, de voir apparaître une Église établie soumise au pouvoir laïque, un clergé marié, un culte et une liturgie érigés en service public. Mais le pire ne se produit pas. L'Église va au contraire prendre le chemin de la réforme, parce qu'il existe des forces, mêmes latentes, s'opposant à la dislocation de la chrétienté occidentale.

### *La nostalgie de l'unité*

C'est d'abord le souvenir des six premiers grands conciles œcuméniques qui ont fixé une doctrine, une liturgie et une législation communes. On ressent la nostalgie de ce passé vers lequel on se tourne comme vers « l'Âge d'or ». Le même regret enveloppe le temps où Charlemagne réalisait l'unité de l'Occident chrétien autour de l'axe Aix-la-Chapelle/Rome.

Cette unité, perdue, semble pouvoir être retrouvée dans l'Empire « rénové » en 962 par le roi de Germanie. Beaucoup pensent, en effet, que l'Empire est le cadre idéal pour promouvoir le triomphe du christianisme, maintenir la paix chrétienne, assurer la protection et le salut du peuple de Dieu. Ainsi l'Église et l'Empire sont-ils confondus en une même chrétienté occidentale. Mais il s'agit de savoir qui sera le facteur de l'unité : le pape ou l'empereur ?

Cette unité tant recherchée de la chrétienté reste encore toute spirituelle. Elle est l'expression d'un « Corps mystique » n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, d'une communauté idéale où règne la même foi et où s'exerce la même charité fraternelle entre tous les fidèles. Quoique diffus, ce sentiment va permettre aux chrétiens de prendre conscience de leur cohésion face aux païens et aux infidèles. Diverses institutions favorisent d'ailleurs l'évolution des esprits.

### *Les pèlerinages*

Expression de la piété chrétienne enrichie au cours des siècles, les pèlerinages mettent en mouvement des groupes de plus en plus denses. Rome, Jérusalem, Compostelle sont les destinations les plus fréquentées, mais il en existe d'autres, comme Tours, dont la réputation est bien établie. Ceux qui ont fait « le voyage », partageant la même foi, rassemblés dans la charité, une fois revenus chez eux, contribuent au maintien d'un esprit commun dans tout l'Occident.

### *Le culte des reliques*

Sous l'effet des pèlerinages, le culte des reliques prend de l'ampleur. Nombreux sont les pèlerins qui ramènent de Terre Sainte, de Byzance ou de Rome des fragments de corps saints. Mais il y a aussi les trouvailles faites dans les sarcophages exhumés ici ou là au gré des terrassements. La moisson de reliques atteint son maximum au X<sup>e</sup> siècle, époque par excellence des translations, des vols, voire des faux. Églises et monastères recueillent ces armes si nécessaires dans la lutte contre Satan et ses démons. Beaucoup de sanctuaires sont même édifiés pour les abriter, faisant partie de cette « *blanche robe* » évoquée par Raoul Glaber. Bref, on ne peut que constater la dispersion des reliques venues d'horizons si divers. Cet

éparpillement est peut-être regrettable, mais il a le grand avantage de souligner aux yeux des fidèles l'étendue de la chrétienté.

### *La dévotion aux saints*

Intimement liée au culte des reliques, la dévotion aux saints est entretenue par toute une littérature édifiante présentant des « modèles » aux croyants. Bien que rédigées en latin, les « vies de saints » sont racontées dans un langage populaire aux relents de terroir. La majeure partie des soixante-dix « vies » élaborées au X<sup>e</sup> siècle concerne des évêques, preuve que ceux-ci ont conservé leur prestige comme chefs et animateurs de la communauté des fidèles. Moitié moins nombreux sont les moines et les moniales. Plus rares sont les prêtres et les diacres. Quant aux laïcs, très peu sont à l'honneur.

L'idéal de la « fuite du monde » anime la plupart des religieux dont la « vie » a été conservée. Le témoignage par le « martyr » est exalté à deux reprises dans la « vie » des martyrs de Cordoue mis à mort par les Sarrasins en 925 et dans celle des martyrs de Saint-Gall massacrés par les Hongrois en 926. Dans tous les cas, il faut bien reconnaître que ces ouvrages ont pour but d'entretenir chez les fidèles la volonté de se mortifier, de dépasser leurs forces, en un mot d'être « héroïques », pour mener une vie chrétienne authentique. Les moines et les clercs qui en sont les auteurs font ainsi connaître les saints et les lieux où sont conservés leurs restes sacrés. Ce faisant, ils contribuent grandement à répandre l'idéal de la « pérégrination » auprès de tous ceux qui sont à la recherche du Salut.

### *La papauté tient le coup malgré sa déchéance*

L'un des objectifs des pèlerins est Rome où ils vont prier auprès du tombeau de saint Pierre. Là réside le chef de la chrétienté. Là se trouve le Saint-Siège qui, malgré sa déchéance, a conservé encore quelque prestige. Le pape, nous l'avons vu, est avant tout l'évêque de Rome, s'occupant des cérémonies liturgiques, venant en aide aux pauvres, développant les hôpitaux. Son élection est sujette aux jeux de l'aristocratie romaine, quand ce n'est pas de l'empereur. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'impuissance d'un Nicolas I<sup>er</sup> (858-867) en

butte aux vexations des souverains qui font échouer son projet de réunir un concile général des évêques d'Occident. Certains pontifes ont même une conduite scandaleuse : que dire d'un Jean XII (955-964) dont la vie n'est qu'une suite de débauches et qui meurt en faisant l'amour ! Malgré tout, la papauté tient le coup : quelle que soit l'insuffisance ou l'abjection de son titulaire, celui-ci reste le successeur de saint Pierre et le vicaire du Christ, bref une personnalité d'exception.

Plusieurs facteurs vont contribuer à redonner du lustre au Saint-Siège. C'est tout d'abord la mémoire, toujours vivante, de deux grands papes docteurs de l'Église : saint Léon « le Grand » (440-461), si attaché à l'existence d'une « Église monarchique » ayant à sa tête le successeur de saint Pierre ; - saint Grégoire « le Grand » (590-604), surnommé « le consul de Dieu », réformateur des mœurs du clergé, propagateur de la foi chez les Anglo-Saxons, éditeur des harmonieuses mélodies qui portent le nom de « chant grégorien ». D'autres pontifes ont laissé le souvenir de leur intervention dans les affaires de la dynastie carolingienne. Malgré sa faiblesse, Nicolas I<sup>er</sup> (858-867) n'a pas craint d'affronter Lothaire II lors de son divorce, en affirmant que le Christ avait donné à saint Pierre les droits du royaume céleste et du royaume terrestre. Après lui, Jean VIII (872-882) a offert à Charles le Chauve la couronne impériale en tant que « bénéfice divin » concédé par le privilège du Siège apostolique ; et il s'est même permis de revendiquer le droit de confirmer l'élection impériale. L'évocation de ces « grands ancêtres » contribue à sauvegarder le prestige du pontife romain, au même degré que la fonction de « défenseur de la foi » que ce dernier exerce avec vigilance.

Cependant, pour permettre à l'Église d'échapper à l'asservissement, des théories se font jour en vue de justifier la « primauté » du Siège apostolique. Dès le IX<sup>e</sup> siècle, apparaissent des faux attribuant au pape une autorité sur les évêques. Le point culminant est atteint avec les *Fausses Décrétales* qui font dépendre de Rome tous les prélats, isolés ou en concile. En reconnaissant le pouvoir suprême du pontife romain, cette compilation fait de celui-ci le rempart des églises diocésaines contre les violences et les empiètements des puissances laïques : toute partie d'un ensemble divisé ne peut trouver un appui efficace que dans le

centre. Mais les papes jusque vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle ne sont guère des politiques ambitieux. Même s'ils sont connus de la chancellerie pontificale, les textes novateurs continuent de s'accumuler en attendant le jour où des réformateurs ardents les feront entrer dans les faits. Dans l'espérance de cet éveil, la mystique de la puissance pontificale puise sa force dans le culte de saint Pierre, qui cesse d'être le « Portier du Ciel » pour devenir le « Prince des Apôtres ».

Toutes les aspirations à l'unité et à la centralisation ne tardent pas à être canalisées par des foyers de réforme décidés à s'opposer à l'abaissement intellectuel et moral du clergé, ainsi qu'à l'effacement de l'Église devant les puissances temporelles. Les forces ainsi mises en mouvement vont se conjuguer et se mettre en mouvement dans le courant du XI<sup>e</sup> siècle, permettant de réhabiliter le sacerdoce, d'établir de nouvelles structures ecclésiastiques, de faire naître de nouvelles mentalités, et débouchant sur une refonte de la vieille société occidentale des environs de l'an mille.

### LA CHRÉTIENTÉ ORIENTALE

Pendant ce temps, l'Église d'Orient suit une toute autre voie au sein de l'Empire byzantin qui, vers 1025, atteint l'apogée de sa puissance sous la dynastie des Macédoniens au pouvoir depuis 867. L'autorité impériale s'exerce du Danube à la Syrie, et des rivages de l'Italie méridionale aux plateaux d'Arménie. Tout autour, gravitent des « états-vassaux » qui constituent en quelque sorte l'écran protecteur du monde byzantin : Venise, sentinelle de l'Adriatique ; - les républiques de Naples, Gaète et Amalfi ; - les principautés lombardes de Salerne, Capoue et Bénévent ; - les royaumes slaves de Croatie et de Serbie ; - Cherson, poste d'observation sur les rives de la mer Noire, face aux peuples barbares des steppes ; - les principautés caucasiennes ; - les États d'Arménie, pépinière de l'armée byzantine. La capitale de ce vaste ensemble n'est autre que Byzance *alias* Constantinople, ville prestigieuse dont les splendeurs éblouissent le monde, foyer de civilisation dont la prospérité fait bien des envieux. Au sommet, un gouvernement fort ayant su donner à ses sujets une cohésion et une unité fondées sur l'hellénisme et l'orthodoxie.

### *Le pouvoir impérial*

L'Église tient une place importante dans la vie de l'Empire. Étroitement soumise au pouvoir impérial, très attachée à ses traditions et à ses rites, elle est la gardienne vigilante du dogme défini par les grands conciles œcuméniques. Mais, depuis Constantin, l'empereur s'est arrogé le droit d'intervenir dans toutes les affaires ecclésiastiques, convoquant et présidant les conciles, se mêlant de théologie, réglant la discipline, n'hésitant jamais à imposer ses vues. Paré de toutes les vertus chrétiennes, le *Basileus* (ainsi appelle-t-on l'empereur) est juge de l'orthodoxie et de ses sujets et défenseur de l'Église contre les hérétiques et les païens.

Si l'autorité impériale en matière de religion paraît presque absolue, elle ne l'est pas moins lorsqu'il s'agit de désigner les hauts dignitaires de l'Église. C'est l'empereur seul qui fait le patriarche de Constantinople, choisissant le candidat qui lui convient le mieux. Mais il peut aussi s'en débarrasser pour des motifs religieux ou politiques, le contraignant à l'abdication ou en le faisant déposer par le Synode. Cette puissance arbitraire s'exerce également à l'égard des personnalités ecclésiastiques les plus éminentes, le pape lui-même n'en étant pas exempt. Bref, l'empereur régent l'Église en souverain absolu : rien ne doit ni ne peut se faire sans lui.

### *Les pouvoirs du patriarche de Constantinople*

Cependant, face à son souverain, le patriarche de Constantinople n'est pas totalement désarmé. Occupant le second rang en Europe après le pontife romain, il est le seul patriarche de l'Empire byzantin depuis qu'Alexandrie, Jérusalem et Antioche sont tombés au pouvoir des Arabes. Au X<sup>e</sup> siècle, son autorité s'étend sur 57 métropoles, 49 archevêchés et 514 évêchés. Il dispose ainsi d'un champ d'action fort vaste lui permettant d'exercer dans l'Empire une influence d'autant plus grande qu'elle est fondée sur la richesse.

Gardien vigilant de la morale, le patriarche peut excommunier l'empereur, lui interdire l'entrée de Sainte-Sophie ou le contraindre à de sévères pénitences. Ces rigueurs humiliantes pour l'autorité impériale sont parfois des moyens de pression pour

obtenir le retrait de mesures contraires aux privilèges ecclésiastiques. C'est alors que se fait sentir la tentation d'intervenir dans les affaires politiques. Ainsi, en 963, le patriarche Polyeucte n'hésite pas à provoquer une émeute populaire pour empêcher le nouvel empereur, Nicéphore Phocas, d'entrer dans sa capitale. Mais ces interventions tournent souvent au bénéfice de l'empereur, comme c'est le cas en 907, lorsque Léon VI se débarrasse du patriarche Nicolas qui a osé le braver lors de son mariage avec sa maîtresse Zoé « aux yeux noirs ».

### *La puissance des moines*

Autre force qui compte dans l'Empire : celle des moines pour qui les Byzantins ont une grande vénération. La présence « *de ces mains pures et de ces âmes sanctifiées* » est considérée comme une bénédiction. Aux ermites, aux anachorètes et aux stylites ont succédé les communautés monastiques qui suscitent l'enthousiasme des fidèles. Le X<sup>e</sup> siècle est l'époque des grandes fondations. En 963, sur le mont Athos, en Grèce, saint Athanase fonde la Grande Laure (Lavra) où les hommes de Dieu voués à la vie contemplative, isolés dans leurs cellules, n'en sont pas moins soumis à l'autorité d'un abbé et se réunissent une fois par semaine pour participer à l'office dominical et prendre un repas en commun. Cette fondation provoque l'inquiétude des ermitages établis depuis longtemps dans la région. D'où un conflit arbitré par l'empereur Jean Tzimiscès qui, en 972, donne une constitution à la fédération des communautés de la « Sainte Montagne », confiée au gouvernement d'un abbé supérieur ou « *prôtos* ». Ainsi se constitue un univers religieux où toutes les formes de la vie monastique vont s'épanouir et où tous les peuples de l'orthodoxie viendront se rencontrer. D'autres communautés importantes voient le jour au mont Olympe, en Bithynie, et dans le massif montagneux du Latmos près de Milet, en Asie mineure.

La puissance des moines se fonde sur leurs privilèges, leur immunité, leur exemption de toute juridiction épiscopale, leur énorme richesse foncière. Leur prestige est encore accru par une grande activité intellectuelle et artistique, ainsi que par la conservation d'insignes reliques et de saintes icônes entourées de la vénération des fidèles. Véritables directeurs des consciences

byzantines, les moines n'hésitent pas à les orienter au gré de leurs intérêts, allant même jusqu'à intervenir dans le domaine politique. Leurs imposantes processions et leurs manifestations tumultueuses sont restées célèbres dans les annales de Constantinople.

Défenseur acharné du culte des images, le parti monastique se montre irréductible dans son opposition aux empereurs iconoclastes. L'affrontement atteint son point culminant sous le règne de Léon V (813-820), lorsque les moines de Stoudion de Constantinople osent s'en prendre à l'autorité impériale. Les remontrances de Théodore, porte-parole des opposants, ne laissent pas de place au doute : « *Les affaires ecclésiastiques sont du ressort des prêtres et des docteurs ; l'empereur a l'administration des choses extérieures. C'est aux premiers qu'il appartient de prendre des décisions touchant les dogmes et la foi. Pour vous, votre devoir est de leur obéir et de ne pas usurper leur place* ». Pour la première fois, des religieux byzantins invitent l'Église à secouer l'autorité de l'État et à conquérir sa liberté. Il s'agit là d'une grande nouveauté. Mais la tentative des moines du Stoudion ne parviendra pas à ébranler l'autorité impériale : victorieuse en ce qui concerne le dogme, l'Église devra renoncer à toutes ses velléités d'indépendance (843).

Ainsi, malgré l'agitation entretenue par les moines, l'empereur a-t-il eu le dernier mot. Un tel résultat n'est pas étonnant. Le souverain byzantin s'est toujours attribué un rôle essentiel dans la vie de l'Église. Celle-ci étant le soutien de l'Empire, il est tout à fait normal que la puissance impériale se préoccupe de conserver intacte la pureté de la foi et de défendre la religion contre toute perturbation. L'essentiel est que tous les chrétiens soient unis dans une même croyance, pure et intangible.

Docile aux ordres du souverain, l'Église d'Orient demeure un instrument au service de la politique impériale. Évoluant en sens inverse de l'Église romaine qui veut conquérir son indépendance, elle finira par s'en détacher à la suite de divergences sur le dogme, la liturgie et les pratiques religieuses, envenimées par l'incompréhension mutuelle entre Grecs et Latins.

## DEUX MONDES OPPOSÉS

Nous sommes en effet en présence de deux mondes opposés qui se comprennent mal et s'entendent plus mal encore. À Rome, depuis les troisième et quatrième siècles, on a abandonné le grec pour le latin. À Constantinople, on n'a que dédain pour tout ce qui est latin. Au cours des cinquième et sixième siècles, le recul de la langue latine est rapide ; il se précipite sous le règne de Justinien (527-565). La langue parlée, le grec, prend alors le dessus. La seule région de l'Empire byzantin où on parle encore latin est l'Illyrie, mais elle va être bientôt submergée par les Slaves.

À ces divergences linguistiques s'ajoute une profonde incompréhension. Les grecs ont un mépris extrême pour la rusticité et l'ignorance des Latins qu'ils qualifient de « barbares ». Ils leur reprochent d'être insolents, hautains et orgueilleux, toujours prêts à conquérir par la force ce qu'ils convoitent. De leur côté, les Latins, à l'exemple du pape Grégoire « le Grand » (590-604), soupçonnent les Grecs de fausseté et de perfidie. Cette impression est renforcée par les raffinements du cérémonial byzantin et les politesses de la cour impériale de Constantinople. Considérés comme de « grands enfants mal-élevés », les Latins sentent la supériorité de la civilisation byzantine, et cette supériorité les gêne beaucoup.

Les rancunes mutuelles, mûries depuis fort longtemps, expliquent la violence des dissensions doctrinales et dogmatiques qui finiront par déboucher sur la rupture entre Rome et Constantinople.

### *La querelle du « Filioque »*

La querelle fondamentale porte sur le dogme. Elle vise le huitième article du *Credo*, cette synthèse de la foi issue des deux premiers conciles œcuméniques, Nicée (325) et Constantinople (381). Il s'agit de deux approches différentes de l'Esprit Saint, troisième personne de la Trinité après Dieu (le Père) et Jésus Christ (le Fils).

La tradition orientale affirme que l'Esprit issu du Père est envoyé aux croyants par le Fils. Cette tradition se fonde sur une promesse du Christ rapportée par saint Jean, XV, 26 : « Lorsque viendra le Consolateur (ou Paraclet)

*que je vous enverrai d'auprès du Père – l'Esprit de vérité qui vient du Père – il me rendra témoignage ». Cette opinion est notamment celle de saint Cyrille d'Alexandrie (376-444) et de saint Jean Damascène (mort en 754). De son côté, la tradition latine va plus loin et déclare sans hésiter que l'Esprit est aussi engendré par le Fils, en les référant à d'autres paroles de Jésus également rapportées par saint Jean, XVI, 7 : « C'est dans votre intérêt que je parle : si je ne pars pas, le Consolateur (ou Paraclet) ne viendra pas vers vous ; mais si je pars, je vous l'enverrai ». En définitive, si l'on se rapporte aux deux citations qui viennent d'être faites, le Christ a promis l'Esprit à ses apôtres, et c'est en union avec son Père qu'il le leur envoie. C'est « son » Esprit, mais c'est aussi l'Esprit provenant du Père et donné par celui-ci. Partant de ce constat, l'Église latine confesse que l'Esprit Saint « procède du Père et du Fils (Filioque) » comme d'un seul principe, affirmation qui ne se trouve pas dans le *Credo* du concile de Constantinople de 381. D'où le conflit avec l'Église d'Orient qui accuse les Occidentaux d'innovation, voire d'hérésie.*

L'adjonction du « *Filioque* » est née de la réflexion sur la troisième personne de la Trinité qui, à la suite de saint Augustin (354-430) et du clergé d'Afrique, avait agité l'Église d'Espagne avant d'être entérinée par les conciles de Tolède. De là, elle s'est répandue en Occident, jusqu'à Rome où la papauté, faisant preuve d'une grande prudence, reste longtemps sur la réserve, même si sur le plan doctrinal elle approuve l'ajout. Mais les empereurs carolingiens, puis germaniques, n'hésitent pas à intervenir dans le débat – Charlemagne en 809, Henri II « le Saint » en 1014 – obtenant finalement le consentement du pape à l'insertion du « *Filioque* » dans l'*ordo* de la messe.

La prudence romaine est dictée par la crainte des réactions de l'Église d'Orient. Dès 808, un incident a mis aux prises en Palestine des moines grecs et des moines francs, ces derniers ayant osé célébrer la messe en n'oubliant pas le « *Filioque* ». Beaucoup plus grave est l'intervention du patriarche Photius qui, rappelant hautement que « *l'Esprit procède du Père seul* », affronte avec véhémence le pape Nicolas I<sup>er</sup> avec lequel il échange condamnations et anathèmes. Se faisant habilement le champion de la cause byzantine contre les prétentions de la papauté, Photius convoque en 867, à

Constantinople, un concile à l'issue duquel il dépose son adversaire romain et condamne sans appel les « doctrines hérétiques » de l'Occident. C'est la rupture entre Byzance et Rome !

Le schisme est heureusement de courte durée. Dès 870, le huitième concile œcuménique réuni à Constantinople condamne et excommunie Photius et ses partisans. Mais le patriarche déchu n'abandonne pas la partie. Il réussit à se faire réintégrer dans sa charge par l'empereur Basile I<sup>er</sup> (877), puis à obtenir l'annulation des sanctions prises contre lui (879). Il n'y a donc plus de danger que se produise un nouveau schisme. Heureusement ! Le pape et l'empereur byzantin n'ont alors aucun intérêt à s'affronter face aux menaces que les Arabes font planer sur la Sicile et l'Italie du Sud.

*Rome ou Constantinople ? À qui la primauté ?*

En arrière-plan de la querelle du « *Filioque* » se profile un autre conflit, non moins grave, né de la rivalité entre Rome et Constantinople au sujet de leur rang respectif dans la chrétienté. Rome, forte du prestige de saint Pierre institué par le Christ « pierre angulaire » de son Église, entend bien occuper la première place, être le centre de l'unité qui lie les chrétiens entre eux. En face, Constantinople, bien que créée en 330 à partir de la petite Byzance, se sent fortifiée par la présence de l'empereur et par sa situation dans cet Orient qui a été le berceau du Christianisme et qui a vu se tenir les premiers grands conciles œcuméniques. Le problème est de savoir qui doit occuper la première place.

Pour le bon ordre de l'Église, les évêchés ont été dès le début du IV<sup>e</sup> siècle regroupés en métropoles et les métropoles en patriarcats. Il y a cinq patriarcats constituant la *Pentarchie* selon la terminologie byzantine : Rome, Jérusalem, Antioche et Alexandrie, d'origine apostolique, auxquels sont attachés les noms de saint Pierre, saint Jacques « le Mineur », saint Marc et saint Paul... et le dernier, Constantinople, dont le germe a été le simple évêché de Byzance. Le concile de Nicée, en 325, a reconnu dans l'ordre le rang éminent de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche. Puis, en 381, le concile de Constantinople a accordé le même honneur à l'évêché de cette ville, en lui

attribuant le second rang en qualité de « deuxième Rome ». Enfin, en 451, le titre de « patriarche » est décerné par le concile de Chalcédoine aux quatre évêques des métropoles susnommées, ainsi qu'à celui de Jérusalem. Voilà comment s'est constituée la hiérarchie des patriarcats, Rome y occupant la première place, mais il s'agit d'une primauté d'honneur.

Cette hiérarchie va être remise en cause à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Se considérant comme le « pape de l'Orient », le patriarche de Constantinople aspire au titre de « patriarche œcuménique ». Jean IV « le Jeûneur » (592-595) et son successeur Cyriaque le prennent résolument. Cette prétention est à l'origine d'un grave conflit avec le pape saint Grégoire « le Grand » (590-604) passionnément attaché aux droits de la primauté romaine. Une véritable rupture se produit dans les relations entre Rome et Constantinople, témoignant de la méfiance croissante entre les deux Églises d'Orient et d'Occident.

Grecs contre Latins, Latins contre Grecs : le conflit reste ouvert. Il s'exaspère en 867, lorsque Photius provoque le schisme avec Rome. Dix années se sont écoulées depuis que le patriarche Ignace, maltraité et exilé par le César Bardas, a dû céder son siège à Photius. L'intervention du pape Nicolas I<sup>er</sup> n'a fait qu'aggraver la situation. Photius excommunié réagit avec dextérité, exploitant les vieilles rancunes de l'Église grecque contre les prétentions romaines à la primauté. Il revendique la supériorité de Constantinople et, pour la justifier, n'hésite pas à faire de saint André, « frère aîné de saint Pierre », le fondateur de la chrétienté de Byzance. Tout est prêt pour le schisme. La rupture se produit, nous l'avons vu, mais pour peu de temps. Rome et Constantinople se réconcilient sous la pression des événements extérieurs. Le conflit n'est pas éteint pour cela : la papauté croit toujours à la supériorité de l'Église de Rome, celle de saint Pierre, sur toutes les autres.

#### *Controverses disciplinaires*

La discipline, elle aussi, suscite de vives controverses. L'Église d'Orient dispose d'un recueil de décrets établi en 692 par le concile « Quinisexte » pour compléter les travaux des

cinquième et sixième conciles œcuméniques tenus à Constantinople en 553 et 680. Ce corpus, qui constitue la base du droit canon byzantin, exprime un parti-pris conservateur et prétend imposer aux autres Églises, dont celle de Rome, les règlements disciplinaires et les usages liturgiques de Byzance. Le pape Serge (687-701) ayant refusé son approbation, l'empereur Justinien II croit pouvoir le contraindre par la force, mais l'insurrection de l'Italie l'empêche de tenter quoi que ce soit.

L'une des principales pommes de discorde est le mariage des prêtres qui est admis par les Orientaux sous certaines conditions, tandis que pour les Occidentaux le célibat est de règle malgré les nombreux manquements à la stricte discipline. Une autre polémique porte sur la communion : sous les deux espèces, pain et vin, dans l'Église grecque ; sous la seule espèce des pains azymes (sans levain) dans l'Église latine. Et ce n'est pas fini. Les Orientaux critiquent vivement les usages latins, comme le jeûne du samedi, les règles simplifiées du mariage, l'habitude du sermon à la messe... Tout cela annonce une rupture prochaine. La faille idéologique entre Grécité et Latinité est trop profonde pour être comblée. Viennent des prélats absolus et intransigeants, et le schisme sera consommé en 1054.

Les divergences entre la Chrétienté latine et la Chrétienté grecque n'empêchent pas la poursuite de l'œuvre d'évangélisation des païens du nord et de l'est du continent européen. Cette action en profondeur aboutit à la formation de jeunes États chrétiens, faisant briller à l'horizon de l'Europe les premiers feux d'un soleil printanier.

## UNE CHRÉTIENTÉ EN EXPANSION

### MALGRÉ LES DIVERGENCES

Vers l'an mille, l'Europe subit l'effet de la dynamique chrétienne. Depuis le V<sup>e</sup> siècle, en effet, s'est opérée une christianisation en profondeur non seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes. Loin d'être « fermée », la chrétienté reste « ouverte », se développant sans relâche sur de vastes territoires.

#### *Première étape*

La première étape a été celle des Îles britanniques. De l'Irlande, évangélisée par saint Patrick, des moines missionnaires se sont rendus en Écosse et en Angleterre où ils ont œuvré en concurrence avec les moines bénédictins envoyés par Rome. Le tissu épiscopal a été constitué à partir de l'évêché de Cantorbéry étroitement lié à la papauté.

#### *Seconde étape*

La seconde étape a été le royaume de Germanie. Après le rétablissement du christianisme dans les pays rhénans par des missionnaires francs et irlandais, la mission conduite par saint Willibrod vers 690 en Frise occidentale a abouti à l'organisation de l'évêché d'Utrecht. Puis, le territoire germanique à l'est du Rhin a été le théâtre de l'apostolat de saint Boniface, missionnaire à partir de 718, qui a implanté sous le contrôle de Rome un réseau d'évêché et de monastères bénédictins en Bavière, en Hesse et en Thuringe. L'abbaye de Fulda est ainsi devenue le principal foyer de civilisation en terre germanique. Après la mort de Boniface en 754, les missions ont cédé le pas, entre 772 et 803, à l'action politico-militaire de Charlemagne contre la Saxe qui, demeurée païenne, a été convertie de force.

#### *Troisième étape*

La troisième étape (celle de l'an mille) est marquée par l'évangélisation des peuples païens limitrophes de la Germanie : Vikings, Slaves et Hongrois.

#### 1. L'évangélisation des Vikings

À la suite de la légation confiée en 822 à Ebbon, archevêque de Reims, et du baptême du roi danois Harald en 830, une nouvelle mission est envoyée en terre viking avec le moine Anschaire, écolâtre de Corvey en Saxe. Ce dernier se rend en Suède à la requête du roi Björn et s'avance jusque sur les rives du lac Malaren. Malgré tout, le christianisme ne se répand guère, restant une religion d'étrangers. L'archevêché de Hambourg créé pour Anschaire, loin d'être le centre missionnaire espéré, n'est guère plus qu'un avant-poste de la chrétienté menacé par les Vikings qui le brûlent et le pillent. À la mort d'Anschaire (865), l'échec est patent.

Une troisième mission est plus heureuse. L'initiative en revient à Unni, archevêque de Hambourg-Brême (917-936), qui va au Danemark, obtenant de la reine (chrétienne) et de son fils Harald « à la Dent bleue » le droit d'évangéliser le pays. Harald lui-même, devenu roi, se fait baptiser vers 965 avec son épouse et son fils Svend. Conversion et baptême sont les moteurs de l'évangélisation qui progresse non seulement au Danemark, mais encore dans les îles scandinaves, jusqu'en Norvège où le roi Haakon se montre favorable.

Après la réaction du vieil esprit viking, antichrétien et antigermanique, marquant le règne de Svend « à la Barbe fourchue », maître du Danemark et conquérant de la Norvège (986-1014), le christianisme finit par l'emporter en Norvège au temps du prince régnant Olaf « le Saint » (1015-1030), avant de triompher dans l'Empire danois de Cnut « le Grand » (1016-1035) rassemblant le Danemark, la Suède, la Norvège et l'Angleterre. Mais cette victoire sur le paganisme est marquée par la rupture avec l'archevêché de Hambourg-Brême : l'Église scandinave est désormais patronnée par l'Église anglaise qui envoie ses missionnaires dans l'ensemble de la Scandinavie. Cette région s'insère ainsi de plus en plus dans l'histoire de l'Europe occidentale.

## 2. L'évangélisation des Slaves

Dans l'Est européen, sous la pression de peuplades mongoles et turques (Avars, Bulgares, Khazars, Petchenègues, Coumans et Magyars), les Slaves se sont mis en marche jusqu'aux confins du royaume de Germanie et de l'Empire byzantin. Le problème est de savoir qui les évangélisera : Rome ou Byzance ?

### a) Obédience romaine

Les Slaves du nord (Obotrites et Wilzes, à l'est de l'Elbe inférieur ; Sorbes et Wendes sur les deux rives de l'Elbe moyen, à l'est de la Saale) et du centre (Tchèques fixés dans la vallée supérieure de l'Elbe ; Moraves implantés à l'est de la Bavière et au sud-est de la Bohême) sont évangélisés de manière brutale au temps de Charlemagne, de façon plus humaine au temps de Louis le Pieux et de Louis le Germanique. Les soldats sont alors remplacés par des missionnaires.

Les slaves du Sud (Slovènes sur la rive droite du Danube), menacés par les Avars, recherchent la protection de Pépin le Bref. La Carinthie est la première atteinte par l'action de l'évêque de Salzbourg qui fait édifier des églises et fonder des monastères. Réunie à la Bavière, la Carinthie est annexée par Charlemagne. Une partie des peuples slaves passe ainsi sous l'obédience romaine.

Le IX<sup>e</sup> siècle est marqué par la constitution d'un Empire morave qui, sous la conduite du prince Moïmir, s'affranchit de la tutelle franque et agglomère la plupart des peuples voisins dont les Tchèques. D'abord évangélisée par des missionnaires originaires des évêchés de Salzbourg et de Passau, cette Grande Moravie l'est, à partir du règne de Ratislav (845-870), par les envoyés de Byzance, Cyrille et Méthode, qui entreprennent leur apostolat en 862. Des frictions s'étant produites avec des chrétiens allemands, les fils de Louis le Germanique infligent une sévère défaite à Ratislav qui est mis à mort en 870. De nouveau, le vent souffle en faveur des missionnaires germaniques : les disciples de Méthode sont expulsés, la liturgie en slavon interdite. La Grande Moravie est ainsi absorbée par la chrétienté d'obédience romaine.

Les invasions hongroises du premier tiers du X<sup>e</sup> siècle ruinent l'Empire morave. La

Bohême, soumise à la dynastie tchèque des Przemyslides, passe alors dans l'orbite de la politique allemande qui va favoriser la pénétration chrétienne. Celle-ci se développe à partir du siège métropolitain de Magdebourg érigé en 962. Elle est concrétisée par la mise en place d'un évêque à Prague (973), puis d'un autre prélat à Olmütz en Moravie, tous deux rattachés à la métropole de Mayence.

L'un des premiers titulaires de l'évêché pragois est le tchèque Vojtech, de la famille des Slavnikovci, plus connu sous le nom germanique d'Adalbert, promu en 983. Apôtre à l'âme de feu, plus soucieux de morale évangélique que de calculs politiques, tout en usant d'une heureuse influence sur l'empereur Otton III, Adalbert ne tarde pas à entrer en conflit avec le duc Boleslav II (967-999) dont la famille est l'ennemie de la sienne. Contraint de quitter Prague à deux reprises, de 988 à 992, puis en 994, il se réfugie à Rome avant de trouver la mort au cours d'une mission en Prusse (997). Sa disparition accentue l'esprit d'indépendance de Boleslav II qui n'hésite pas à entrer en conflit avec l'empereur au sujet de l'évêché de Prague qu'il veut « tchéquifier ». Le désir d'échapper à la tutelle allemande est patent. Il semble que la Bohême s'achemine vers l'autonomie ecclésiastique à l'exemple de la Pologne toute proche.

Il ne faut pas oublier le rôle joué par les Tchèques dans l'évangélisation de leurs voisins. Le duc Boleslav I<sup>er</sup> (929-967) a donné sa fille Dobrava comme épouse au prince polonais Mieskho, lequel s'est fait baptiser en 966. Née dans cette circonstance, la chrétienté polonaise, d'abord subordonnée à l'archevêché de Magdebourg, ne tarde pas à être soumise à une hiérarchie nationale indépendante de la Germanie. Ce résultat est l'œuvre du duc Boleslaw Chobri, fils de Mieskho (992-1025), dont la pensée est partagée par l'empereur : Otton III, sans doute avec le consentement du pape Silvestre II, établit à Gniezno la métropole ecclésiastique polonaise ayant comme suffragants les évêchés de Cracovie, Wroclaw et Kolobrzeg. Émancipée, la Pologne chrétienne a la joie de voir Boleslaw Chobri couronné roi.

### b) Obédience byzantine

Quant aux Slaves établis de l'Adriatique à la mer Noire, leur christianisation est l'œuvre des missionnaires patronnés par Byzance. Il s'agit de favoriser leur intégration dans l'Empire

byzantin en les hellénisant, mais en consacrant leur langue pour les besoins de l'évangélisation. Ce dessein est mis à exécution par les frères Cyrille et Méthode envoyés dès 863 par l'empereur Michel III auprès de Ratislav, prince de la Grande Moravie, soucieux de se soustraire aux entreprises germaniques. À partir du slave parlé à Salonique et de l'écriture grecque, les deux apôtres réussissent à former un alphabet capable de rendre les sons slaves : le *glagolite* (*glagol* = parole) qui, perfectionné, deviendra le *cyrillique*. À partir de là, Cyrille et Méthode traduisent les textes sacrés, les livres liturgiques et les codes de droit canon. La langue de cette traduction est le « vieux slave » ou « slavon ecclésiastique », qui restera durant tout le Moyen Âge la langue religieuse des Slaves d'obédience byzantine.

Au terme d'un séjour de quatre années en Moravie qu'ils ont pourvue d'un clergé indigène, Cyrille et Méthode se rendent en 868 à Rome, où ils ont été mandés par le pape désireux de s'entretenir avec eux sur la célébration de la liturgie en langue slave. Après la mort de Cyrille (869), Méthode repart pour la Moravie entre-temps retombée sous l'influence germanique. Son apostolat est vivement contrarié par les missionnaires d'obédience romaine qui le contraignent à justifier son orthodoxie devant le pape. Malgré les accusations d'hérésie dont il fait l'objet, il est accueilli en grande pompe à Byzance par l'empereur Basile I<sup>er</sup> et le patriarche Photius qui songent à lui pour de nouvelles missions chez les Slaves.

Après la mort de Méthode survenue en 885, ses disciples, chassés de Moravie par une violente réaction germanique, trouvent refuge en Bulgarie dont l'Église est alors en voie d'organisation. De ce repli sort un mieux : l'œuvre apostolique de Méthode est sauvée, et la Bulgarie devient un pays entièrement slave au point de vue religieux, tout en recevant de Byzance le message de l'hellénisme. L'héritage de Méthode est également recueilli en Croatie qui adopte la liturgie slave (vers 880), bien qu'ayant été dénifitivement soumise à l'obédience romaine.

Plusieurs décades s'écoulent avant que ne se produise l'événement religieux majeur : la conversion de la Russie au christianisme. La principauté de Kiev ou « *Rus kiévienne* »,

formée au IX<sup>e</sup> siècle sur les bords du Dniepr, postée sur la voie reliant la Baltique à la mer Noire, apprend à connaître Byzance au moyen de traités de commerce conclus avec la métropole impériale. Le christianisme, introduit par des marchands et des guerriers scandinaves, prend un nouveau départ avec le baptême de la princesse Olga en 959. En dépit d'une violente réaction païenne, un courant chrétien se fait sentir, venant du sud, de Bulgarie. Ce mouvement incite le petit-fils d'Olga, Vladimir (972-1015), à choisir la Chrétienté dans sa version byzantine. Vladimir négocie sa conversion avec l'empereur Basile II, alors fort menacé par une révolte de l'aristocratie, avant de se faire baptiser à Kherson en 989 et d'épouser Anne, sœur du *basileus*. Désormais chrétienne, la principauté de Kiev se modèle sur Byzance à laquelle elle emprunte son orthodoxie, son art, sa littérature et ses mœurs.

Ainsi, l'action des missionnaires d'obédience byzantine, et surtout celle de Cyrille et Méthode, a permis aux peuples slaves de bénéficier, par l'intermédiaire du « slavon ecclésiastique », des apports de l'héritage hellénistique et chrétien dont l'Empire est porteur.

### 3.- L'évangélisation des Hongrois

À peu près à même moment que la conversion de la « *Rus kiévienne* » se produit celle de la Hongrie. Peuple d'origine finno-ougrienne, ravageur de l'Europe centrale et occidentale, nomade devenu sédentaire dans la plaine du moyen Danube, les Hongrois s'apaisent sous l'effet de la christianisation. Entreprise dès le début du X<sup>e</sup> siècle par des missionnaires d'obédience byzantine, l'évangélisation prend un nouveau départ après 955 avec des missionnaires allemands envoyés par Pilgrim, archevêque de Passau. Les premières missions sont favorisées par le duc Geza dont le fils, Vaïk, se consertit après avoir épousé Gisèle, fille d'Henri II de Bavière, sœur du futur empereur Henri II « le Saint ». Christianisé sous le nom d'Étienne, Vaïk reçoit du pape Silvestre II la couronne royale qu'il ceint le 1<sup>er</sup> janvier 1001. Étienne, qui sera proclamé « saint », est conscient du danger que représente l'influence de l'Église allemande. Fort de l'exemple polonais, il obtient une Église autonome relevant directement de Rome par

l'intermédiaire des métropoles d'Estergom et de Gran.

Les décades qui précèdent ou suivent l'an mille sont ainsi marquées par l'évangélisation d'une partie des peuples païens du nord et de l'est du continent européen. Vikings, Hongrois et surtout Slaves ont été convertis à la foi du Christ aussi bien par les Grecs que par les Latins, malgré les profondes divergences entre Byzance et Rome. Le zèle missionnaire est aussi ardent d'un côté que de l'autre. Mais, la politique ne perdant pas ses droits, chaque « Empire » veut attirer dans son orbite les jeunes peuples massivement christianisés à la suite de la conversion de leurs chefs. L'encadrement religieux est assuré par des évêchés et des monastères mis en place pour accompagner les progrès de l'Évangile. Une différence toutefois : tandis que Rome maintient fermement l'usage du latin comme langue liturgique, Byzance se montre plus souple en tolérant des liturgies en langue vernaculaire. N'oublions pas le rôle joué dans ce domaine par Cyrille et Méthode qui n'ont pas hésité à créer le « slavon ecclésiastique » pour révéler aux Slaves la Bonne Parole contenue dans les textes scripturaires.

Un monde chrétien s'est constitué, entreprenant et dynamique, rajeuni par de nouveaux apports, mais restant divisé entre deux obédiences, Rome et Byzance, et contrarié du côté de la Méditerranée par l'expansion d'une religion concurrente, l'Islam.

## VRAIES OU FAUSSES TERREURS ?

### HISTOIRE D'UN FANTASME

Soudain, tout vacille. L'ordre du monde est bouleversé. Dans le ciel, des signes inquiétants apparaissent, astres chevelus annonciateurs de bien des fléaux. Voici la comète de 941, très brillante, aperçue dans la région de Liège, et la famine s'ensuit. Les annalistes sont à l'affût, scrutant la voûte céleste, faisant large place à la comète de 1014 apparue durant plusieurs nuits de l'été, horrible Gorgone propageant l'incendie en France et en Italie. L'année même du millénaire de la Passion du Christ, le 29 juin 1033, se produit une terrible éclipse. Pourquoi s'en étonner ? Le monde est alors en proie à des crimes contre le droit et la justice : incestes, adultères, viols, pillages et vols témoignent du mal rongé le cœur des hommes. Et que dire du combat engagé par les étoiles en janvier 1023 alors que la guerre civile fait rage en Italie ! La liste est longue de ces étranges phénomènes auxquels on s'efforce de donner une interprétation.

Mais les dérèglements ne sont pas seulement cosmiques, ils sont aussi biologiques. Le diable rôde, avec ses oreilles velues et sa barbe de bouc, tentateur et persuasif, toujours prêt à exciter l'orgueil sommeillant au fond des cœurs. Des monstres sortent de leurs antres, ici et là, pour semer la discorde, ainsi le dragon de 997 signalé par Raoul Glaber. Les pauvres humains endurent les pires épreuves : famines et épidémies les frappent sans pitié, comme en 987 et 989, comme en 1033, comme en 1042 et 1044. Les chroniqueurs sont là, attentifs à ces indices où ils voient le doigt de Dieu. Faut-il y voir l'annonce de la fin des temps ?

#### *Les racines de la légende*

Parmi les auteurs dont les propos ont pu servir de justification à la légende, figure **Abbon de Fleury (940/45-1004)** qui, à la fin de son *Apologeticus* adressé en 995 aux rois Hugues Capet et Robert le Pieux, évoque un sermon entendu par lui-même à Notre-Dame de Paris « selon lequel l'Antichrist arriverait aussitôt accompli les mille ans et que, peu de temps après, lui succéderait le jugement dernier ». De

plus, Abbon parle d'une lettre reçue de Lorraine annonçant que « la nouvelle s'était répandue à travers presque tout le monde que, lorsque l'Annonciation arriverait le Vendredi saint, ce serait la fin des temps sans aucun doute ».

Que penser de ces anecdotes représentant seulement quelques lignes dans l'œuvre d'Abbon ? Le prédicateur de Notre-Dame était-il un millénariste convaincu ou un « sermonneur » voulant effrayer les fidèles pour les inciter à la pénitence ? De même, que dire de la crainte de voir le monde périr lorsque coïncideront l'Annonciation (25 mars) et le Vendredi saint ? Il s'agit d'une croyance sans fondement ou plutôt d'une superstition de « computiste » en mal de calculs, la coïncidence tant redoutée s'étant produite en 908, 970, 981 et 992 pour se reproduire en 1065. Même si la rumeur venant de Lorraine s'est répandue en 970, nous pouvons penser qu'Abbon a grossi l'événement d'autant plus que vers 995 il polémiquait avec ce qu'il appelait « le parti lorrain ».

L'intention de notre auteur semble avoir été de faire pression sur Hugues Capet et Robert le Pieux, afin de se concilier leurs bonnes grâces au terme de son *Apologeticus*, où il entendait se disculper des accusations de magie et de complot contre les évêques pour avoir stigmatisé l'indiscipline des clercs, les désordres dogmatiques et les pratiques simoniaques nuisant à la réputation de l'Église.

Un second auteur a entretenu le fantasme des « terreurs de l'An Mil » : le chroniqueur bourguignon **Raoul Glaber (985-1046)**, à qui nous devons cinq livres d'*Histoires* rédigés de 1030 à 1045. C'est à la demande du réformateur Guillaume de Volpiano et de l'abbé de Cluny Odilon que Raoul s'est mis à l'œuvre, prenant comme point de départ l'année 900. Moine rompu au calcul des rythmes du temps et aux vertus mystiques des nombres, il s'intéresse aux faits insolites et au sens caché des signes qui ont marqué le deux événements capitaux de l'histoire de l'humanité : l'Incarnation et la

Passion du Christ. D'où la place importante qu'il donne aux deux millénaires : 1000 et 1033.

Mélangéant présages inquiétants et motifs d'espoir, Raoul Glaber fait des années 1000 à 1033 une période hors du commun où se multiplient les épisodes mémorables. Les éclipses alternent avec les séismes. Les famines se succèdent, telle la grande disette de l'an 1000 où toutes les régions manquent de pain au point que l'on va jusqu'à manger des serpents et de la chair humaine ! Pis encore en 1031, la pluie s'étant mise à tomber pour ne plus s'arrêter durant trois ans : « *on estimait que l'ordre des saisons et des éléments... était retombé dans le chaos perpétuel et annonçait la fin du genre humain* ». Les gens sont contraints de se nourrir d'un mélange de terre blanche et de son, ne tardant pas à enfler et à périr. Le sommet de la désolation est atteint en 1033 avant que ne reviennent la paix et la prospérité.

Et Dieu de multiplier les avertissements. Voici que meurent le pape Benoît VIII (en 1024), l'évêque Fulbert de Chartres (en 1028), le roi Robert le Pieux et le moine réformateur Guillaume de Volpiano (en 1031). On s'étonne toutefois de ne pas voir figurer dans cette liste les deux piliers de l'ordre chrétien : l'empereur Otton III (mort en 1002) et le pape Silvestre II (disparu en 1003). Mystère ! Pendant ce temps, des hérésies diaboliques surgissent en Champagne, en Italie, en Sardaigne et en Espagne. Satan est à l'œuvre. C'est lui qui inspire les manichéens de Toulouse, exterminés par le feu purificateur. C'est encore lui qui anime les chanoines d'Orléans jugés et brûlés en 1022 pour avoir renié le Christ et corrompu un nombre important d'hommes et de femmes, répandant leur doctrine perverse au loin, jusqu'à Rouen.

En relatant ces faits, Raoul Glaber pense aux événements déplorables de son temps, dont il trouve l'annonce dans le livre de l'*Apocalypse* sans toutefois les considérer comme les ultimes péripéties de l'histoire de l'humanité. Au fond, notre chroniqueur est avant tout un « moraliste ». Voulant inciter ses contemporains au repentir, il fustige leur impiété et leur immoralité, leurs sarcasmes, leur éloignement des traditions, leur passion des nouveautés, leur goût pour le jeu et les actes scandaleux... Bref, « *effrénée, l'impie des hommes n'épargne rien... plus on pêche, moins on redoute de*

*pécher* ». Choqué par le triomphe des « méchants » qu'il attribue à la volonté divine plus qu'à la faiblesse des justes, Raoul Glaber dépasse la mesure pour faire ressortir le caractère exceptionnel de l'an mille.

Après être passé par les rudes épreuves du millénaire, le monde connaît un nouveau printemps. L'ordre succède au chaos. Trois ans après la date fatidique, la terre se couvre d'une « *blanche robe d'églises* ». Les chantiers débordent d'activité. Partout, même dans les villages les plus reculés, oratoires et sanctuaires sont édifiés ou reconstruits plus beaux les uns que les autres. La marque éclatante de ce renouveau est, en 1008, la découverte d'une quantité de reliques qui, « *comme si elles avaient attendu le moment de quelque glorieuse résurrection, sur un signe de Dieu furent livrées à la contemplation des fidèles* ». Cette moisson de corps saints ne manque pas d'être attribuée à la grâce divine.

Pour remercier Dieu de les avoir sauvés de la grande tribulation, les fidèles prennent massivement la route de Jérusalem, d'autant plus que la conversion des Hongrois a rendu la route plus sûre. Raoul Glaber place ce grand pèlerinage en 1033, année du millénaire de la Passion du Christ. Mais il fait erreur de date. Si pèlerinage il y a, c'est en 1026-1027 sous la direction du réformateur Richard de Saint-Vanne. C'est aussi en 1035, avec Foulque Nerra, comte d'Anjou, et Robert le Diable, duc de Normandie. Quoi qu'il en soit, notre chroniqueur salue « *la peine et la dévotion* » des marcheurs du Christ qui ne manqueront pas de recevoir leur juste salaire le jour du jugement dernier.

L'afflux des pèlerins à Jérusalem, la construction d'un nombre important d'églises, le foisonnement des reliques, tout cela révèle qu'un monde nouveau se met en place. Rien n'indique que la fin du monde est proche. L'heure est à la réconciliation entre Dieu et les hommes. Raoul Glaber entend faire œuvre de foi. La trame de ses *Histoires* est la vie de Jésus. D'où l'attention qu'il porte sur la période 1000-1033. Il veut avertir les fidèles que Dieu leur rappelle la naissance et la mort de son Fils, deux étapes primordiales sur le chemin du Salut. Que chacun saisisse l'occasion de ces anniversaires pour se repentir et se réconcilier avec le Très-Haut ! Une régénération intérieure s'impose

avant d'atteindre le « nouvel âge » qui se profile à l'horizon. Mais, pour les gens simples, il faut des signes, des phénomènes qui fassent réfléchir, des guerres, des catastrophes. Les imaginations sont donc mises en branle par le récit du chroniqueur. Raoul Glaber célèbre à sa manière le millième anniversaire des deux événements fondateurs du christianisme, en agglomérant des faits qui se sont déroulés à d'autres dates. Il n'est pas l'historien des peurs de l'An Mil. Mais il est l'inventeur de cet An Mil dont il a fait une date-charnière de ses *Histoires*.

### *Le mythe prend corps*

Paradoxalement, ce sont des auteurs écrivant bien après la date fatidique qui ont fabriqué le mythe des « terreurs de l'An Mil ».

Le premier que nous rencontrons est **Sigebert de Gembloux (1030-1112)**. Écrivain fécond, ce moine belge est le continuateur de la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée qu'il poursuit de 956 à 1111. Dans cette œuvre fondamentale, il ne manque pas d'énumérer les événements catastrophiques liés ou attribués à l'an mille. Rien n'y manque, ni le tremblement de terre, ni la comète (qui est de 1002 en réalité), ni l'astre brûlant comme une torche, ni même le serpent et le dragon de l'*Apocalypse*. Malgré tout, même si l'on sent sa pénétration du texte de saint Jean, le chroniqueur n'échafaude aucune thèse se contentant de constater qu'il s'est produit quelque chose d'extraordinaire en l'an mille.

Plus tardif est le cistercien **Guillaume Godel**, moine de Limoges auteur d'une *Chronique* parue vers 1170-1175, pour qui les terreurs semblent s'être propagées en 1010, entretenant l'idée que la fin du monde était proche. Peut-être Godel subit-il l'influence de son prédécesseur **Adhémar de Chabannes**, lui aussi moine à Saint-Martial de Limoges. Celui-ci a, en effet, dépeint l'année 1010 sous les traits les plus sombres : une suite d'inondations catastrophiques, de sécheresses, de famines et d'éclipses puis, pour finir, l'apparition d'un grand crucifix couleur de feu avec la figure du Sauveur inondée de larmes. Dans l'esprit de l'auteur, il ne s'agit pas de phénomènes annonciateurs de la fin des temps, mais plutôt du désespoir du Christ dont le sépulcre vient d'être détruit par les musulmans à Jérusalem : l'image du crucifix flambloyant illustre la profanation à

laquelle se sont livrés les infidèles. Reprenant les propos d'Adhémar de Chabannes, Guillaume Godel y ajoute les frayeurs causées par des signes jugés annonciateurs de la catastrophe finale.

Près de trois siècles s'écourent avant que nous ne trouvions un nouvel auteur parlant expressément de peurs engendrées au cours de l'an mille par des phénomènes inhabituels. Il s'agit de **Johann Trithem (1462-1516)**, abbé de Sponheim (en Prusse rhénane), historien et théologien allemand, humaniste et bibliophile, dont les *Annales d'Hirsau* reprennent en les amplifiant les dires de Sigebert de Gembloux. Après les tremblements de terre vient l'effrayante comète dont l'aspect terrorise ceux qui l'aperçoivent. Trithem y ajoute la prédiction selon laquelle « le monde visible devrait finir la millième année du Christ ». S'agit-il d'un emprunt à l'*Apologeticus* d'Abbon de Fleury ? En tout cas, notre auteur attribue cette prophétie millénariste à un ermite, Bernard de Thuringe, qui aurait vécu en 960, mais n'est connu de personne. Mystère !

Une autre énigme est posée par la publication de l'œuvre de Johann Trithem. Les *Annales d'Hirsau*, rédigées de 1506 à 1511, constituent une version amplifiée de la *Chronique d'Hirsau* qui s'arrête à l'année 1370. Mais il existe des variantes entre les deux textes publiés, l'un en 1601 (la *Chronique*), l'autre en 1690 (les *Annales*) : l'existence de terreurs en l'An Mil n'est attestée que par les *Annales* dont l'éditeur est **Georg Schlegel**, de Saint-Gall en Suisse. Faut-il attribuer à ce dernier une recomposition apocalyptique du texte ? Faut-il lui imputer les idées millénaristes attribuées à un prophète de malheur ? Même restées sans réponse jusqu'à ce jour, les deux questions méritaient d'être énoncées.

### *Le temps de l'analyse critique*

À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, une première analyse critique des frayeurs millénaristes est faite par l'un des pères de la Contre-Réforme, le cardinal **César Baronius (1538-1607)**, bibliothécaire de la Vaticane. Ne niant pas l'existence de ces terreurs qu'il attribue à la crédulité des foules, le prélat les situe en 1001, une fois les mille ans écoulés et Satan relâché de sa prison selon le texte de l'*Apocalypse*. Mais il n'hésite pas à faire la distinction entre le peuple

crédule et les savants et lettrés plus réfléchis et prudents. Il se rapproche en cela de Guillaume Godel, le cistercien que nous avons déjà évoqué.

Dans ses *Annales ecclesiastiques* publiées de 1588 à 1607 en douze volumes, notre cardinal évoque la première année après l'an mille marquée par des prédications millénaristes « *acceptées par les plus simples avec frayeur, mais rejetées par les plus savants* ». L'influence d'Abbon de Fleury ne fait ici aucun doute. Celle de Sigebert de Gembloux n'est pas moins indubitable lorsque l'auteur évoque les prodiges apparus au cours de l'an mille. Raoul Glaber est, lui aussi, mis à contribution pour expliquer l'attitude des contemporains associant les prodiges aux maux dont souffrait la société : l'irrégion se répandant parmi les clercs, le refroidissement de la charité, les progrès de l'arrogance et de la cupidité, tous signes précurseurs de la ruine du monde.

Baronius ne met pas en doute la réalité des peurs de « l'an 1001 ». Il y a de quoi être inquiet. L'Église est en crise, les mœurs sont corrompues, bref la société est malade. Au même moment, des prédictions inspirées par le Diable laissent entendre que le monde court à sa perte et que le règne de l'Antéchrist est proche. Tout se conjugue pour effrayer les esprits. Mais le pire ne s'est pas produit : le monde est toujours là, bien vivant. Méfions-nous des prophéties qui font les affaires de Satan !

Rejoignant Raoul Glaber, le cardinal évoque le soulagement de l'humanité au lendemain de l'année fatidique. Un nouveau printemps se fait sentir. La foi reprend vie, ardente, vigoureuse. Dieu est remercié par la construction de nouveaux temples. Le monde stabilisé se couvre d'une « *blanche robe* » d'oratoires et de sanctuaires. L'angoisse apocalyptique s'est dissipée.

Ainsi César Baronius contribue à accréditer les « terreurs de l'An Mil », dont il se sert pour réfuter l'erreur millénariste dans la droite ligne des Pères de l'Église. Les esprits effrayés par l'imminence de la fin du monde ne peuvent être qu'hérétiques, à moins qu'ils ne soient stupides. Il ne faut pas sous-estimer la crédulité des foules qui est à l'origine de bien des erreurs doctrinales. N'oublions pas que le Diable est à l'œuvre et que c'est lui qui a

orchestré les inquiétudes millénaristes de « l'an 1001 ». Dans son argumentation, Baronius fait néanmoins œuvre d'historien, faisant appel à Abbon de Fleury, Raoul Glaber et Sigebert de Gembloux pour démontrer la réalité et l'importance des terreurs et de l'allégresse ayant soulevé l'humanité au lendemain de l'année fatidique.

L'existence de terreurs aux alentours de l'an mille est également attestée par plusieurs écrivains ecclésiastiques dont certains se sont directement inspirés du travail de Baronius. Parmi ceux-ci figure l'abbé Le Vasseur qui, dans les *Annales de l'Église de Noyon* parues en 1633, fait allusion à la prédication millénariste de 970, cause d'une « *frayeur de calamités, de persécutions, de mort imminente* ». À travers Baronius, les sources communes à Le Vasseur et à ses émules continuent d'être Abbon de Fleury, Raoul Glaber et Sigebert de Gembloux. Dans l'ensemble, l'accent est mis sur la naïveté des foules et les machinations de Satan.

D'autres historiens préfèrent porter leur attention sur la « *blanche robe d'églises* » de Raoul Glaber. Ils y voient l'humanité, un moment paralysée par l'angoisse de la fin du monde, retrouver le chemin de la foi, être de nouveau pleine d'espérance, reprendre vie au lendemain de l'an mille : « *Quand on vit que le monde duroit encore après cette année fatale, on recommença partout à bâtir des églises les plus magnifiques que l'on put selon le temps* ». Ainsi s'exprime l'abbé Claude Fleury dans son essai sur les *Mœurs des chrétiens* paru à Paris en 1683. La même pensée anime l'avocat Henri Sauval qui, dans son *Histoire et recherche des Antiquités de la ville de Paris* parue en 1724, attribue le délabrement des lieux de culte à l'attente angoissée de la fin des temps, en ajoutant toutefois que les frayeurs se sont prolongées tout au long du siècle.

Avec le Père jésuite Jacques Longueval nous reprenons contact avec les soubresauts de la millième année de l'Incarnation. L'*Histoire de l'Église gallicane*, parue à Paris en 1734, évoque la prédication des millénaristes, les faux prophètes à l'œuvre, les esprits faibles désorientés, les présages de la catastrophe finale, la peur répandue dans les cœurs. Avec Abbon de Fleury, Raoul Glaber est mis à contribution lorsqu'il s'agit de « *la saine émulation à réparer les églises* » une fois

écoulée la millième année. Baronius, lui aussi, est utilisé par l'auteur lorsque celui-ci attribue à la foule crédule les terreurs pour lesquelles le monde savant n'a eu qu'indifférence.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'idée d'un printemps de l'humanité soulagée de ses angoisses prend le dessus. L'abbé S. Bettinelli s'en est fait le chantre dans son ouvrage intitulé *Del Risorgimento d'Italia negli studi, nelli arti e ne costumi dopo il mille*, paru à Venise en 1773. L'auteur nous parle, bien sûr, de l'horreur d'une désolation universelle fondée sur les prédictions millénaristes, mais c'est pour mieux faire ressortir que « *lorsque le terme fatal fut passé et que chacun se trouva, comme après une tempête, en sûreté sur le rivage, ce fut comme une vie nouvelle, un nouveau jour et de nouvelles espérances* ». L'an mille devient ainsi une année capitale séparant les ténèbres de la lumière, le vieux du neuf, l'ignorance et l'obscurantisme de la renaissance intellectuelle et artistique.

#### *L'An Mil des Romantiques*

Le mouvement romantique va modifier la donne. Les terreurs retrouvent leur place, et toute leur place, à partir de 1830. Les écrivains se sentent inspirés par un sujet qui excite leur imagination. Qui ne connaît le célèbre passage de Jules Michelet paru en 1833 dans son *Histoire de France* : « *Cet effroyable espoir de jugement dernier s'accrut dans les calamités qui précédèrent l'an mille. Il semblait que l'ordre des saisons fût interverti, que les éléments subissent des lois nouvelles... Cette fin du monde si triste était tout à la fois l'espoir et l'effroi du Moyen Âge... Malheur sur malheur, crime sur crime ; il fallait qu'il vint autre chose et l'on attendait... Dans cet effroi général, la plupart ne trouvaient un peu de repos qu'à l'ombre des églises...* ». On sent ici l'influence de l'abbé Le Vasseur que Michelet a connu par l'intermédiaire de l'historien anglais Robertson (*History of Charles the fifth*, Londres, 1771).

La même vision se trouve chez l'historien suisse Jean Sismonde de Sismondi (1778-1842), auteur d'une *Histoire de la chute de l'Empire romain et du déclin de la civilisation de 250 à mille* parue à Paris en 1835. Sismondi parle de l'attente de la fin du monde, en recourant aux préambules des chartes du X<sup>e</sup> siècle qui, nous le savons, n'ont rien

d'extraordinaire puisque leurs formules se proposent seulement d'inviter les fidèles à mettre leur conscience en paix par l'aumône dans la perspective du jugement dernier. Mais la terreur finit par se dissiper, l'an mille s'étant achevé sans heurts, démontrant ainsi la mauvaise interprétation des Écritures.

Vivace, le mythe des « terreurs de l'An Mil » est exploité par les historiens jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Émile Gebhart nous a laissé une fresque haute en couleurs : *La Saint Silvestre de l'an mille* parue en 1898 dans un recueil intitulé *Au son des cloches*. Il n'est question que d'un *couvre-feu mortuaire, de foyers désolés, de mères effarées, de noire multitude, de signe des étoiles, de la psalmodie du Parce Domine*. Ce sombre tableau rejoint celui donné en 1844 par Théophile Lavallée dans son *Histoire des Français* : « *Tout était glacé d'effroi à l'attente de ce jour fatal, toute entreprise avait cessé, tout mouvement était arrêté ; il n'y avait plus d'espoir ni d'avenir* ».

Tout en ne mettant pas en doute ces terreurs, certains historiens républicains et anticléricaux trouvent l'occasion de fustiger l'Église qui avait sciemment propagé les visions apocalyptiques pour faire oublier aux paysans l'oppression dont ils étaient victimes et obtenir des donations substantielles de la part des laïques effrayés par l'approche de la fin du monde. L'idée d'un complot de l'Église déclenchant les terreurs pour mieux en profiter se précise chez Sismondi dès 1823, Arcisse de Caumont en 1833, Henri Martin en 1855, Eugène Sue en 1887, Camille Flammarion en 1894, pour ne citer que les plus connus. Somme toute, quelle que soit la couleur dont on pare les terreurs, tous les auteurs admettent l'existence de la panique qui, en l'an mille, s'empara des esprits à l'idée que la fin du monde était proche.

#### *Les terreurs se dissipent*

Sous l'effet du courant positiviste, la vision romantique de l'An Mil se dissipe à partir du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette tendance est renforcée par des historiens catholiques soucieux de prouver l'existence de peurs à la fin du premier millénaire. Ébranlé, le mythe finit par être détruit.

L'historien Christian Pfister, dans ses *Études sur le règne de Robert le Pieux* parues en

1855, fait état des bulles pontificales qui, de 970 à 1000, ne semblent pas préoccupées par l'approche de la fin des temps. Pour lui, le chrétien n'a jamais cessé de croire en la fin du monde et au jugement dernier, mais il s'y est préparé moralement tout en continuant à vaquer à ses occupations quotidiennes.

Plus percutant, Ferdinand Lot souligne, preuves à l'appui, l'inexistence des terreurs millénaristes aux alentours de l'an mille. Dans un article intitulé *Le mythe des terreurs de l'an mille* paru en 1947, il passe en revue les textes de l'époque qui restent muets sur l'attente angoissée de la catastrophe finale, ne notant aucun phénomène de panique. Les préambules eschatologiques faisant allusion à « l'approche de la fin du monde » ne sont que des lieux-communs employés par les religieux bénéficiaires de dons et non par les donateurs de terres et de droits. Ces formules sont si répandues que les mêmes phrases se retrouvent dans les cartulaires de Lézat en Ariège, de Saint-Sernin à Toulouse ou de Savigny en Bourgogne. Quant à leur date, elle est de toutes les époques, aussi bien du VIII<sup>e</sup> siècle que du dernier quart du XI<sup>e</sup> siècle. Loin d'être la manifestation d'une angoisse eschatologique, les préambules ne font que traduire l'attente du chrétien convaincu que chaque jour écoulé le rapproche de la fin des temps, laquelle viendra sans qu'on l'attende, Dieu seul étant le maître.

Passant aux autres sources, Ferdinand Lot rejette la *Chronique* de Guillaume Godel comme trop tardive, puisque parue vers 1170-1175. De même, il écarte les *Annales d'Hirsau* rédigées entre 1506 et 1511 par Johann de Trithem, d'autant plus suspectes que les fameuses « terreurs de l'An Mil » semblent y avoir été incluses par l'éditeur Georg Schlegel en 1690. Quant aux chroniques des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, elles ne disent rien sur les frayeurs bien qu'elles ne soient souvent que le reflet de textes antérieurs dont elles s'inspirent largement. Aucune allusion à l'an mille n'est faite dans les ouvrages aussi connus que le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais ou que les *Grandes chroniques de France* du moine Primat de Saint-Denis.

Le mutisme des sources est également signalé par Edmond Pognon dans son ouvrage *L'An Mille* paru, lui aussi, en 1947. Nous y trouvons une sévère critique du fantasme des

écrivains romantiques déjà mis à mal par le courant positiviste. L'auteur parle de cette doctrine « à peine professée et sans succès à l'époque où elle eût été d'actualité et qui, près de six siècles plus tard, renaît d'un germe infime, s'enfle sans mesure, acquiert par degrés un crédit presque universel » On ne peut être plus clair.

### *Une espérance eschatologique ?*

Après les attaques d'Edmond Pognon, précédées par celles de Marc Bloch (dans *La société féodale* parue en 1939-1940) et suivies par celles d'Henri Focillon (dans *L'An Mil* paru en 1952), Georges Duby prend une position médiane, rejetant l'idée d'une frayeur millénariste, mais reconnaissant l'existence d'une ambiance eschatologique de longue durée. Tel est l'objet de *L'An Mil* paru en 1967.

Georges Duby n'hésite pas à écrire : « On a tort de croire aux terreurs de l'An Mil », mais il admet que les meilleurs chrétiens de ce temps « ont vécu dans une anxiété latente et que, méditant l'Évangile, ils faisaient de cette inquiétude une vertu ». Dans tous les signes, dans tous les présages, il faut voir la main de Dieu. Comètes, éclipses, inondations, famines, hérésies en sont les messagères. En lançant ces fléaux sur l'humanité, le Tout-Puissant veut-il la punir ou l'avertir ? Vengeance brutale ? Châtiment ? Semonce ? Admonestation ? Quoi qu'il en soit, les créatures sont invitées à faire pénitence. Dieu les invite à être vigilantes, à se tenir prêtes, à se purifier dans l'attente du « jour du Seigneur ». Les monstres, les pluies de sang, les famines sont là pour les tenir en éveil, les inviter à revêtir les « armes de lumière » que sont la foi, l'espérance et la charité. Les chrétiens ont ainsi le sentiment de vivre dans un temps de craintes et d'espoirs mêlés. Pour franchir le pas entre un univers déréglé et un monde nouveau qui s'annonce, ils « s'appliquent les pénitences que s'imposent les mourants » dans la perspective du moment, impatientement attendu, de la manifestation glorieuse du Christ.

Cette volonté purificatrice s'exprime aussi bien par les mortifications, les aumônes, les serments de paix et les pèlerinages collectifs que par les excommunications et les bûchers pour hérétiques. Déjà, les forces du mal reculent. La colère de Dieu s'apaise : ses

avertissements ont porté leurs fruits. Une nouvelle alliance s'impose entre le Tout-Puissant et l'humanité régénérée : « *Les mille ans accomplis, après le passage des fléaux, la chrétienté sortait d'un nouveau baptême. Au chaos, l'ordre succédait. Le lendemain de l'An Mil est un nouveau printemps du monde* ». L'Occident est alors en pleine mutation, renouvelé par la révolution féodale, tandis que la « *blanche robe d'églises* » ; si chère à Raoul Glaber, recouvre la terre pour sanctionner la nouvelle alliance avec Dieu. La chrétienté renouée adhère au parti du bien contre les puissances de perversion.

La généralisation des rites de purification provoque la tenue des assemblées de paix qui, de 989 à 1041 environ, se développent du sud au nord du royaume de France pour aggraver les règles du jeûne et instaurer la « Paix de Dieu ». Bientôt, aux simples serments de paix se substitue un engagement plus fort interdisant la violence et la guerre durant certaines périodes de l'année liturgique. Si les chrétiens parviennent à se réconcilier entre eux, ils n'en sont pas moins invités à s'imposer une pénitence et à se concilier Dieu et ses Saints en allant visiter les hauts lieux de la chrétienté. Ainsi se développent les pèlerinages collectifs vers Jérusalem, Rome, Compostelle...

Sous l'effet du pèlerinage au tombeau du Christ, la dévotion à la Croix se développe. Le crucifix prend une place de plus en plus importante dans les cérémonies religieuses. Symbole de la victoire du Christ sur le péché et sur la mort, le « *saint bois* » devient la référence du chrétien qui en marque sa vie. Il suscite l'enthousiasme des fidèles qui partent visiter le Saint Sépulcre. Il est porté par les missionnaires qui propagent la foi dans le nord et l'est de l'Europe. Sous sa protection, la chrétienté se met en marche pour conquérir le monde visible. Et ce sont les croisades contre les infidèles d'Al-Andalus dans la péninsule ibérique. Mais ce sont aussi les mesures prises contre ceux qui coopèrent avec « les forces du mal » : les juifs, accusés de pactiser avec les musulmans de Palestine et d'Al-Andalus ; - les hérétiques manichéens qui se manifestent en Aquitaine et à Orléans, niant le baptême, brisant les crucifix, bafouant la sainte doctrine. La Croix devient ainsi le symbole d'un nouveau départ. En s'attachant à la Passion de Jésus, « *la chrétienté*

*d'Occident croyait, derrière le Christ, s'avancer vers le royaume de Dieu* ».

Pour terminer, Georges Duby se demande quelle est la signification de l'An Mil de l'Incarnation et de la Rédemption. Pour lui, elle est « *l'amorce d'un tournant majeur, le passage d'une religion rituelle et liturgique (celle de Charlemagne, celle encore de Cluny) à une religion d'action et qui s'incarne, celle des pèlerins de Rome, de Saint-Jacques et du Saint Sépulcre, celle bientôt des croisés. Au sein des terreurs et des fantasmes, une toute première perception de ce qu'est la dignité de l'homme. Ici, dans cette nuit, dans cette indigence tragique et dans cette sauvagerie, commencent (pour des siècles) les victoires de la pensée d'Europe* ».

#### *Une crise politique et sociale ?*

Avec Duby, nous venons de le voir, les « terreurs de l'An Mil » se sont estompées pour faire place aux angoisses du X<sup>e</sup> siècle finissant et aux espoirs eschatologiques du millénaire de la Passion en 1033. Avec l'historien **J.-P. Poly** (*Le commencement et la fin* paru en 1996) les phénomènes millénaristes apparaissent comme une conséquence de la révolution féodale. Ces manifestations seraient la forme religieuse de la protestation sociale contre l'avènement des féodaux. Les victimes de ce bouleversement social lui auraient donné un sens compatible avec la mentalité de leur temps, faisant de leur sursaut d'indignation le signe précurseur de la manifestation du Seigneur au dernier jour. Les sentiments d'insécurité et de révolte auraient ainsi pris la forme de fièvres apocalyptiques.

L'historien toulousain **Pierre Bonnassie**, qui a étudié *La Catalogne du milieu du X<sup>e</sup> à la fin du XI<sup>e</sup> siècle...* (1976), ne relève aucune trace de frayeurs eschatologiques dans les domaines du comte Borell. L'équilibre social se maintient même après la mort du souverain survenue en 1017. Ce n'est qu'entre 1040 et 1050 que se produisent des guerres intestines pour s'assurer la possession de forteresses durant la minorité de Ramon Berenguer I<sup>er</sup>. L'idée de « trêve de Dieu » apparaît néanmoins dès 1022 dans un concile dont les décisions seront reprises en 1027 par une nouvelle assemblée tenue à Elne-Toulouges, soit bien avant le déchaînement des violences. Pierre Bonnassie voit d'ailleurs dans la « trêve de

Dieu» une manifestation des aspirations révolutionnaires des masses paysannes exploitées par leurs maîtres.

Un autre historien toulousain, **Paul Ourliac**, évoque *Les pays de Garonne vers l'an mil* (1993). Traitant du Midi toulousain, il constate que le règne d'Hugues Capet (987-996) marque une rupture. Les pays méridionaux éprouvent un sentiment d'abandon de la part du pouvoir royal. La perte d'autorité des comtes est concomitante de la ruine du pouvoir souverain. Toute justice publique a disparu et l'autorité appartient désormais à l'aristocratie foncière liée à l'Église. La défaillance de la justice laisse libre cours à la violence et au désordre.

Au milieu des troubles, la famille reste la seule force sociale. Isolé, l'individu recherche la protection de son groupe familial, de ses voisins ou d'un personnage puissant. Il implore avant tout le secours de Dieu. C'est alors que le Midi invente et impose une mystique de la paix la « Paix de Dieu » prêchée dès 990 au concile de Narbonne, paix garantie par le respect des promesses et le maintien de l'ordre établi. Ainsi, pour conjurer la violence, on a fait appel à la « Paix ». Il était temps, car devant l'accumulation des ruines on pouvait craindre la fin du monde.

De son côté, **Sylvain Gouguenheim**, auteur de *Les fausses terreurs de l'an mil* (1999), ne croit pas à l'éclosion d'un mouvement apocalyptique provoquée par l'effondrement du système politique carolingien. Il constate qu'en France, c'est seulement en 1028 que débute la crise de la royauté capétienne, sous le règne de Robert le Pieux moins heureux que son père dans ses rapports avec les grands vassaux. Mais c'est en Angleterre que le climat paraît le plus favorable à l'apparition d'une inquiétude eschatologique, au moment où redoublent les attaques danoises, après 980 et jusqu'à l'affirmation de Knut le Grand vers 1028. Quant à la Germanie, aucune inquiétude ne s'y manifeste, l'autorité du roi s'imposant aux ducs et à la classe nouvelle des ministériaux issus de la paysannerie.

#### *Obsession de la « fin des temps » ?*

À la thèse de la crise politique et sociale engendrant catastrophes sur catastrophes, certains historiens préfèrent celle d'une angoisse

et d'une obsession diffusées de la fin des temps. C'est ainsi que le médiéviste allemand **J. Fried** a étudié toutes les sources pouvant attester l'existence d'une atmosphère apocalyptique dans l'Europe de la période 940-1040. Dans son *Endzeiterwartung und Jahrtausendwende* paru en 1989, il montre le développement au cours des ans d'une attente de plus en plus anxieuse engendrée par l'amenuisement du délai séparant du jugement dernier. Cette crainte se serait répandue au X<sup>e</sup> siècle, alimentée par la crise du monde carolingien et par la réflexion théologique du siècle précédent. La fin des temps pouvant survenir à tout moment, l'humanité aurait guetté les prodiges et les signes précurseurs, la tension n'ayant fait que croître autour de l'an mille. Cette démonstration n'est pas aussi convaincante qu'elle voudrait en avoir l'air, les comportements étudiés par Fried étant ceux de chrétiens fervents voulant être prêts lors du « grand événement » susceptible de surgir n'importe quand selon la volonté de Dieu. Il n'est donc pas possible de parler d'attentes ni de peurs eschatologiques généralisées.

#### *La fin d'un fantasme tenace ?*

Reste la synthèse de **Sylvain Gouguenheim** dont nous avons déjà parlé. L'auteur fait une étude approfondie du fantasme tenace et des auteurs qui l'ont accredité ou combattu au cours des siècles. Il faut dire que les « terreurs de l'An Mil » ont la vie dure et qu'elles résistent aux mises au point les plus savantes comme celles de Ferdinand Lot, de Marc Bloch, d'Edmond Pognon et d'Henri Focillon. Georges Duby lui-même hésite à les évacuer tout à fait, percevant encore un sentiment « *d'inquiétude diffuse* ».

Le mythe est si beau qu'il ne veut pas mourir. Malgré tout, Sylvain Gouguenheim affirme que « *ni les clercs ni les foules n'ont été secoués par les vagues millénaristes* ». Tout au juste décèle-t-on une inquiétude eschatologique dans les commentaires de certains hommes d'Église à l'occasion d'invasions païennes ou de l'apparition d'hérésies. La coïncidence entre l'Annonciation et le Vendredi saint peut aussi avoir fait craindre l'imminence du dernier jour. Mais ce que les croyants veulent savoir, c'est quand et comment se dérouleront le retour du Christ, le jugement dernier et la fin du monde, car ils veulent s'y préparer en « *revêtant les armes de lumière : la foi et l'espérance du*

*Salut* ». Pour être sauvés, ils doivent « *mettre à profit le temps présent* » en accomplissant telle ou telle œuvre qui leur vaudra d'échapper à la damnation éternelle. Après, il sera trop tard.

Religion de Salut, le christianisme est tourné vers la fin des temps. Les croyants sont invités à la vigilance qui croît à mesure que leur vie est sur le déclin et qu'approche l'heure de leur propre mort. Et puis, il y a le vieillissement du monde et sa marche inéluctable vers le dernier jour. Tout cela suscite et entretient une certaine tension des esprits. Mais de craintes ou d'attentes eschatologiques, aucune trace dans les documents entre 950 et 1050. Et Sylvain Gouguenheim de conclure : « *La peur de la fin des temps aux alentours de l'an mil ?... UN FANTÔME* ».

## ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

BOURIN (Monique) et PARISSE (Michel), *L'Europe au siècle de l'an Mil*, Paris, Librairie Générale Française, 1999 (*Le Livre de Poche, références, 564*).

DUBY (Georges), *L'An Mil*, Paris, Gallimard-Julliard, 1980 (*Collection Folio/Histoire, 52*).

*La France de l'an Mil*, sous la direction de Robert DELORT. Études rassemblées par Dominique IOGNA-PRAT, Paris, Éditions du Seuil, 1990 (*Collection Points, série Histoire, H 130*).

GOUGUENHEIM (Sylvain), *Les fausses terreurs de l'An Mil. Attente de la fin des temps ou approfondissement de la Foi ?*, Paris, Picard, 1999.

*Histoire de l'Europe*, sous la direction de J. CARPENTIER et F. LEBRUN, Paris, Éditions du Seuil, 1990.

*Histoire générale* publiée sous la direction de Gustave GLORZ. *Histoire du Moyen Âge*, tome II, *L'Europe occidentale de 888 à 1125* par Augustin FLICHE, Paris, Presses universitaires de France, 1930.

*Idem*, tome III, *Le monde oriental de 395 à 1081* par Charles DIEHL et Georges MARÇAIS, Paris, Presses universitaires de France, 1944.

OURLIAC (Paul), *Les pays de Garonne vers l'an mil. La société et le Droit*. Recueil d'études, Toulouse, Privat, 1993.

RICHE (Pierre), *Les Grandeurs de l'an mille*, Paris, Bartillat, 1999.

## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	2
-------------------	---

## CHAPITRE PREMIER

L'EUROPE DE L'AN MILLE  
Un continent en mouvement

LA MOUVANCE ROMANO-GERMANIQUE.....	3
------------------------------------	---

## I.- L'Empire proprement dit :

<i>Royaume de Germanie</i> .....	5
<i>Les « marches » de l'Est</i> .....	5
<i>Les principautés slaves, Pologne et Bohême</i> .....	5
<i>Royaume de Hongrie</i> .....	6
<i>Royaume d'Italie</i> .....	6
<i>Royaume de Bourgogne</i> .....	7
<i>L'idée impériale</i> .....	7

## II.- Les pays de l'Ouest :

<i>Espagne du Nord</i> .....	9
<i>Royaume de France</i> .....	9
<i>Royaume d'Angleterre</i> .....	11
<i>L'Empire danois</i> .....	12

LA MOUVANCE BYZANTINE.....	13
----------------------------	----

## I.- L'Empire proprement dit :

<i>Les « thèmes » d'Orient et d'Occident</i> .....	13
--	----

## II.- Les États vassaux :

<i>Italie méridionale, Venise, Croatie et Serbie, Arménie,</i> <i>Principautés caucasiennes</i> .....	15
--	----

## III.- Un État sans nationalité, mais cohérent :

<i>L'assimilation par l'hellénisme et l'orthodoxie</i> .....	16
--	----

## CHAPITRE II

## UNE EUROPE CHRÉTIENNE

## Deux sensibilités

## Deux mondes opposés

LA CHRÉTIENITÉ OCCIDENTALE.....	18
I.- Les forces centrifuges :	
<i>Particularisme des Églises locales</i> .....	18
<i>Deux plaies : simonie et nicolaïsme</i> .....	18
<i>Déchéance de la papauté</i> .....	18
II.- Les forces de résistance :	
<i>La nostalgie de l'unité</i> .....	19
<i>Les pèlerinages</i> .....	19
<i>Le culte des reliques</i> .....	19
<i>La dévotion aux saints</i> .....	20
<i>La papauté tient le coup malgré sa déchéance</i> .....	20
LA CHRÉTIENITÉ ORIENTALE.....	21
<i>Le pouvoir impérial</i> .....	21
<i>Les pouvoirs du patriarche de Constantinople</i> .....	21
<i>La puissance des moines</i> .....	22
DEUX MONDES OPPOSÉS.....	23
<i>La querelle du « Filioque »</i> .....	23
<i>Rome ou Constantinople ? À qui la primauté</i> .....	24
<i>Controverses disciplinaires</i> .....	24

## CHAPITRE III

## UNE CHRÉTIENITÉ EN EXPANSION

## MALGRÉ MES DIVERGENCES

L'ÉVANGÉLISATION JUSQU'AU IX <sup>e</sup> SIÈCLE.....	26
L'ÉVANGÉLISATION DU IX <sup>e</sup> AU XI <sup>e</sup> SIÈCLE.....	26
I.- L'évangélisation des Vikings :	
Danemark, Suède, Norvège (822-1035).....	26

II. - L'évangélisation des Slaves :	
Obéissance romaine, Slaves du Nord et Slaves du Sud, Moravie et Bohême, Pologne .....	27
Obéissance byzantine : l'action de Cyrille et Méthode, Moravie, Bulgarie, principauté de Kiev .....	27
III. - L'évangélisation des Hongrois .....	28

## CHAPITRE IV

### VRAIES OU FAUSSES TERREURS ?

#### Histoire d'un fantôme

LES RACINES DE LA LÉGENDE .....	30
Abbon de Fleury (940-1004) .....	30
Raoul Glaber (985-1046) .....	30
LE MYTHE PREND CORPS .....	32
Sigebert de Gembloux (1030-1112) .....	32
Guillaume Godel (v. 1170-1175) .....	32
Adhémar de Chabannes (v. 1010) .....	32
Johann Trithem (1462-1516) .....	32
LE TEMPS DE L'ANALYSE CRITIQUE .....	32
César Baronius (1538-1607) .....	32
Abbé Le Vasseur (v. 1633) .....	33
Abbé Claude Fleury (v. 1683) .....	33
Henri Sauval (v. 1724) .....	33
Jacques Longueval (v. 1734) .....	33
Abbé S. Bertinelli (v. 1773) .....	34
L'AN MIL DES ROMANTIQUES .....	34
Jules Michelet (1798-1874) .....	34
Jean Sismonde de Sismondi (1778-1842) .....	34
Émile Gebhart (1839-1908) .....	34
Théophile Lavallée (1804-1866) .....	34
LES TERREURS SE DISSIPENT .....	34
Christian Pfister (1857-1932) .....	34
Ferdinand Lot (1866-1952) .....	35
Edmond Pognon .....	35

UNE ESPÉRANCE ESCHATOLOGIQUE ? .....	35
Georges Duby (1919-1996) .....	35
UNE CRISE POLITIQUE ET SOCIALE ? .....	36
J.-P. Poly .....	36
Pierre Bonnassie, Paul Ourliac, Sylvain Gouguenheim .....	36
OBSESSION DE LA FIN DES TEMPS ? .....	37
J. Fried .....	37
LA FIN D'UN FANTASME TENACE ? .....	37
Sylvain Gouguenheim .....	37
ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE .....	39